

Africa Review of Books

Revue Africaine des Livres

Volume 10, Number 2

September / Septembre

Dark Days in Somalia

LEE CASSANELLI

Les manuscrits de Tombouctou : un moment de l'histoire africaine

AÏCHA BENAMAR

Love and Politics in the Time of Revolution

SHIMELIS BONSA

Sur la vulnérabilité du Sahel et la crise de l'État malien : éléments pour un état des lieux

HASSAN REMAOUN

An Incommensurate Burden

GERRY SALOLE

Joseph Ki-Zerbo : faire renaître l'Afrique

KHEDIDJA MOKEDDEM

Editor / Editeur

Bahru Zewde

French Editor / Editeur Francophone

Hassan Remaoun

Managing Editor

Asnake Kefale

Editorial Assistant / Assistante éditoriale

Nadéra Benhalima

Text layout / Mise en page

Konjit Belete

International Advisory Board / Comité éditorial international

Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana

Tade Aina, Ford Foundation, Nairobi, Kenya

Elikia M'Bokolo, École de Etudes en Sciences Sociales, France

Rahma Bourkia, Université Hassan II, Morocco

Paulin Hountondji, Université Nationale du Bénin, Benin

Thandika Mkandawrie, London School of Economics and Political Science, London, UK

Adebayo Olukoshi, United Nations African Institute for Economic Development and Planning (IDEP), Dakar, Senegal

Issa G. Shivji, University of Dar es Salaam, Tanzania

Paul Tiyambe Zeleza, University of Illinois at Chicago, USA

© CODESRIA 2014. All rights reserved.

The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are facilitating research, promoting research-based publishing and creating multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the continent through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development*, the longest standing Africa-based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; *African Journal of International Affairs (AJIA)*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist*, *Africa Review of Books*, and the *Afro-Arab selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its working paper Series, Green Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the **Review** solicits book reviews, review articles and essays. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be **original** contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended **length** of manuscripts is 2000 words, with occasional exceptions of up to 3,000 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Manuscripts should begin with the following **publication details**: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN number.

Manuscripts are best sent electronically as e-mail attachments. If sent by post as hard copy, they should be accompanied by soft versions on diskette in the MS Word or RTF format. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for use on the "Notes on Contributors" section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the **Review** in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to:

Africa Review of Books
Forum For Social Studies
P.O.BOX 25864 code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: 251-11-6297888/91
E-mail: fss@ethionet.et

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d'abonnements annuels à la RAL
(in US Dollar) (en dollars US)

Africa Afrique		Rest of the World Reste du monde	
Individual	10	15	Particuliers
Institutional	15	20	Institutions

Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)

Size/Position	Black & White Noir & blanc	Colour Couleur	Format/emplacement
Inside front cover	2000	2800	Deuxième de couverture
Back cover	1900	2500	Quatrième de couverture
Full page	1500	2100	Page entière
Three columns	1200	1680	Trois colonnes
Two columns	900	1260	Deux colonnes
Half page horizontal	900	1260	Demi-page horizontale
Quarter page	500	700	Quart de page
One column	350	490	Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to /
Envoyez vos demandes d'insertion publicitaires ou d'abonnement à :

Publications Programme
CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV
BP 3304, CP18524/Dakar, Senegal
E-mail: codesria@codesria.sn
Website: www.codesria.org

© CODESRIA 2014. Tous droits réservés. Les opinions exprimées dans les numéros de la Revue Africaine des Livres sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS ou du CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d'échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée Afrique et Développement, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l'Afrique. Le Conseil publie également Afrika Zamani, qui est une revue d'histoire, de même que la Revue Africaine de Sociologie ; la Revue Africaine des Relations Internationales (AJIA), et la Revue de l'Enseignement Supérieur en Afrique. Le CODESRIA co-publie également la revue Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique, ainsi que la Revue Africaine des Médias. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l'institution sont diffusés par l'intermédiaire des « Documents de travail », la « Série de Monographies », la « Série de Livres du CODESRIA », et le Bulletin du CODESRIA. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible en ligne au www.codesria.org.

Notes Aux Contributeurs

La *Revue Africaine des Livres* présente une revue semestrielle de travaux sur l'Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de servir de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l'Afrique. À ce titre, la Revue souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes-rendus de livres. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales: elles ne devront avoir fait l'objet d'aucune autre publication avant d'avoir été proposées, pas plus qu'elles ne pourraient être prises en considération pour d'autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les manuscrits est de 2000 mots, avec d'éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu'en bas de page) devront être utilisées de façon très succincte.

Les manuscrits devront commencer avec les détails de publication suivants: titre de l'ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et numéro ISBN.

Les manuscrits devront être envoyés par courrier électronique de préférence en tant que fichier attaché. S'ils sont envoyés par poste, elles devront être accompagnés d'une version électronique sur DC enregistrée au format MS Word ou RTF. Les auteurs devront aussi préciser leurs adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu'une brève note biographique (avec un aperçu des publications les plus récentes) qui pourra être utilisée dans la section "Notes sur les contributeurs".

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la **Revue** dans lequel paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes-rendus) devront être adressées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopole USTO Bir El Djir ORAN
BP 1955 El Menaouer ORAN
Tél : 00 213 (0) 41 72 06 95 / 41 72 07 03
Fax : 00 213 (0) 41 72 06 98
E-mail : ral@crasc-dz.org / crasc@crasc-dz.org

Contents/ Sommaire

Lee Cassanelli	Dark Days in Somalia	4
Shimelis Bonga	Love and Politics in the Time of Revolution	6
Gerry Salole	An Incommensurate Burden	8
Roland Marchal	From a Small to a Long War: Somalia Coping with al-Shabaab	10
Graham Harrison	Between Agency and Liberation: The Slippery Subject of Resistance	12
Toni Haastrup	Rethinking Africa's Future beyond its European Past	13
Aïcha Benamar	Les manuscrits de Tombouctou : un moment de l'histoire africaine	15
Hassan Remaoun	Sur la vulnérabilité du Sahel et la crise de l'État malien : éléments pour un état des lieux	16
Khedidja Mokeddem	Joseph Ki-Zerbo : faire renaître l'Afrique	19
Clément Steuer	La guerre du Yémen est-elle à l'origine du déclin de la puissance égyptienne ?	20
Fouad Soufi	Douala, une ville africaine	22
Mustapha Haddab	Pierre Bourdieu et la problématique de l'État	23

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

AÏCHA BENAMAR est directrice de recherche au Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC, Algérie). Elle travaille sur les questions de l'éducation et de la didactique des sciences. Elle a publié : « Situation de l'Éducation dans la daïra de Charouine-Wilaya d'Adrar », *Les Cahiers du CRASC* 23, 2012, et « La pédagogie de l'intégration : de la recherche à l'enseignement/apprentissage des sciences au lycée », Colloque international de l'AFIRSE, « Recherche, réformes scolaires et logiques d'acteurs », Montréal, UQAM, 13-15 mai, 2013.

LEE CASSANELLI is professor of History and former director of the Africa Center at the University of Pennsylvania, where he teaches African History and World History. He is the author of *The Shaping of Somali Society 1600-1900* (1982) and co-editor of *The Struggle for Land in Southern Somalia* (1996, 2003). The Rift Valley Institute will publish his *Hosts and Guests in South Central Somalia: Land Conflicts in Historical Perspective* in 2014. Dr. Cassanelli is General Editor of *Northeast Africa Studies* and a contributing editor for *Bildhaan. An International Journal of Somali Studies*.

SHIMELIS BONSA GULEMA currently teaches African history and politics at Stony Brook University in New York (SUNY). Having previously taught at Addis Ababa University, he joined the University of California, Los Angeles, where he obtained his PhD. His research interests include the study of ideologies, practices, and identities, in colonial and post colonial contexts and has published works along those lines, including "City as Nation: Imagining and Practicing Addis Ababa as a Modern and National Space," *North East African Studies*, 13:1, 2013 (167-214).

TONI HAASTRUP is a Lecturer in International Security at the University of Kent within its School of Politics and International Relations. She is also currently Deputy Director in Kent's Global Europe Centre. Her research explores the EU's role as a security actor, especially Africa-EU relations and the African Peace and Security Architecture. Her current work explores the gender dimensions of regional security governance and her unique expertise has enabled substantial interaction with policy practitioners in Africa and Europe.

MUSTAPHA HADDAB est sociologue, professeur à l'Université d'Alger connu pour ses travaux sur l'éducation et les processus de socialisation dans l'Algérie contemporaine. Il a contribué aux conseils scientifiques et comités éditoriaux de différentes institutions de recherche et périodiques scientifiques.

GRAHAM HARRISON is professor of Politics at the University of Sheffield, UK. He is an editor of *Review of African Political Economy* and *New Political Economy*. He has published five books on various aspects of African development, and to numerous articles. He is currently researching on the Responsibility to Protect in an African context as well as the 'new developmentalism' in African states.

ROLAND MARCHAL is senior research fellow at the National Center for Scientific Research (CNRS), based at the Center for International Studies and Researches (CERI/Sciences-Po, Paris, web site: <http://www.sciencespo.fr/ceri/fr>). He was the chief editor of the French academic quarterly, *Politique africaine* (website: www.politique-africaine.org) from 2002 to 2006. He has been researching and publishing on the conflicts and politics in Africa, with a specific focus on the Horn and Central Africa.

KHEDIDJA MOKEDDEM est docteur en psychologie clinique, chercheuse au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC, Algérie). Elle a publié récemment « Adolescent délinquant : rupture et incertitude du projet personnel », *Esprit Critique*, 2014 Vol. 18 : *Métamorphose de la Criminalité à l'heure de la Mondialisation Techno Urbaine*, coordonné par Sylvie Chiouse et Lucien Oulahbib.

HASSAN REMAOUN est professeur à l'Université d'Oran et chercheur au Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC, Algérie). Il est l'éditeur francophone de la *Revue Africaine des Livres/Africa Review of Books* et membre de comités éditoriaux et scientifiques des revues *Insaniyat* (CRASC), *l'Année du Maghreb* (IREMAM, CNRS Aix-en-Provence), *Clivajes* (Institut de recherches en sciences sociales de l'Université nationale, Mexico), *South African Review of Sociology* (Journal of the South African Sociological (SARS), Afrique du Sud). Il s'intéresse dans ses recherches au Mouvement national en Algérie et au Maghreb et aux questions de socio anthropologie de l'histoire et de la mémoire.

GERRY SALOLE is Chief Executive of the European Foundation Centre and founding Chair of TrustAfrica. He studied Social Anthropology and African History at the School of Oriental and African Studies, University of London. He holds an M.A. in economics and a Ph.D. in anthropology from the University of Manchester. His previous posts have included serving as representative of the Ford Foundation's Southern Africa office, based in Johannesburg. He had also worked for Save the Children Federation (USA) in Ethiopia and Zimbabwe as well as for Redd Barna (Norwegian Save the Children Federation), OXFAM, and UNHCR in his native Ethiopia. He has written extensively on both development work and issues of identity.

FOUAD SOUFI est chercheur associé au Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle (Crasc, Algérie) et inspecteur du patrimoine à la retraite aux Archives Nationales d'Algérie. Il a été Directeur de rédaction de la Revue *Insaniyat* entre 1997 et 2004, dont il a coordonné plusieurs numéros, notamment *Historiographie maghrébine : champs et pratiques*, n° 19-20, Janvier-Juin 2003 (Vol. VII, 1-2) et *Patrimoines(s) en question*, n° 12, Septembre-Décembre, 2000, (Vol. IV, 3). Il est actuellement membre du comité scientifique de la revue.

CLÉMENT STEUER est chercheur en sciences politiques à l'Institut oriental de l'Académie des sciences de la République tchèque (Prague) et chercheur associé au Centre d'études économiques, juridiques et sociales (Le Caire). Il a dirigé en 2013 un numéro de la revue *Égypte Monde Arabe* intitulé « Les élections de la Révolution (2011-2012) » et a notamment publié « Le moment thermidorien de la Révolution égyptienne » (*Confluences Méditerranée*, n° 87, 2013) et *Le Wasat sous Moubarak* (Éditions de la Fondation Varenne, 2012).

Africa Review of Books (ISSN No. 0851-7592) is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).

La Revue Africaine des Livres (ISSN No. 0851-7592) est une publication semestrielle du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA). La production éditoriale est dirigée par le Forum des sciences sociales (FSS), Addis-Ababa, Ethiopie, avec le soutien actif du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Oran, Algérie.

Clan *Cleansing in Somalia* is a powerful and richly documented contribution to the growing body of scholarship on the causes of the recent Somali crisis. It strives to make the case that ‘clan-cleansing’ was a central component in the strategy of the warlords who seized power in Mogadishu following the overthrow of dictator Mohamed Siyad Barre in January 1991, and that the legacy of their actions has been a major reason for Somalia’s failure to repair its fractured society ever since. While the notion of ‘ethnic cleansing’ was popularized by the international media during the civil wars which followed the break-up of Yugoslavia in the 1990s, the concept was not extended to the inter-clan violence which was occurring in Somalia at the same time. In her provocative study, Kapteijns argues that the victors in Somalia’s struggle for power in 1991 sought not only to eliminate the remaining supporters of the former Siyad regime but also to expel from southern Somalia all those who belonged to the ex-President’s Daarood clan, using a systematic campaign of anti-Daarood propaganda to mobilize civilians to assist in the violent purges. For the author, such actions clearly qualify as a case of ethnic cleansing; and she draws upon the wider comparative literature on mass communal violence, stigmatization of ‘outsiders,’ and ‘mythico-histories’ to suggest that Somalia’s factional leaders in the early 1990s behaved in ways not so different from other ethnic hate-mongers around the world.

Needless to say, the book has already generated controversy, particularly in Somali circles. While many praise its unflinching call for Somalis to confront the destructive consequences of blind clan loyalty, others have denounced it – in public conferences and on Somali internet sites – for being partisan, claiming that the author places much of the blame for the ethnic-cleansing campaign on Mohamed Farah Aidid’s United Somali Congress and its largely Hawiye clan supporters, though she certainly does not let other parties off the hook. Kapteijns, who is the Kendall-Hodder Professor of History at Wellesley College, is not a newcomer to the Horn of Africa. Over her long professional career, she has researched and written on Sudanese history, on the historiography of Somalia’s civil war, and on Somali women’s poetry. She is fluent in Arabic and Somali and is associate editor of *Halabuur*, a respected cultural and literary journal based in Djibouti. Thus her research and arguments warrant serious attention even from those who may disagree with her conclusions.

In *Clan Cleansing*, Kapteijns contends that the scale and character of the 1991-92 communal violence in Somalia constituted a new and disturbing turn – a ‘key shift’, as she terms it – in the use of clan labels to distinguish friends from foes. The warlords who replaced the old regime were determined to establish their

political supremacy (and, I would add, their territorial rights) over Mogadishu and other strategic districts in southern Somalia. To achieve their goals, they redefined the entire Daarood clan as the ‘enemy’, as outsiders who had dominated and oppressed the other clans of Somalia for most of its modern history. In contrast to previous instances of inter-clan violence, where clansmen had often been mobilized to oppose a particular government or where governments had taken punitive actions against the kinsmen of its political opponents, the 1991 incidents marked, in the author’s words, a ‘new kind of collective, clan-based violence.’ Even as the new power brokers labeled all Daarood as enemies of the country, they readily embraced as allies many non-Daarood leaders and generals who had served the old regime and been complicit in its human rights abuses. This decisive break with the older politics of cross-clan negotiations and compromise produced, in Kapteijns’ view, a social divide and a ‘moral disrepair’ from which Somalis have yet to recover and which continue to hinder efforts at national reconciliation.

Kapteijns does not fail to point out that ‘collective punishment’ targeted toward civilians had precedents in Somalia’s twentieth-century history. It was used periodically by British and Italian colonial governments to subdue dissident clans, and was increasingly deployed during the later Siyad Barre years as a way of squashing political dissent. But these historical precedents, according to the author, did not reach the level of the ‘ethnic cleansing’ perpetrated by the warlords in 1991. Because the latter occurred outside the mediating institutions of the state, and because the new warlords sought to deploy ordinary civilians as agents in the perpetration of violence against their rivals, the 1991-92 episodes were qualitatively different from earlier forms of collective violence which had pitted the state against its enemies. Now it was clan vs. clan, and a new discourse (deploying ‘mythico-histories’ and ‘hate-narratives’) supplied the rationale for eliminating anyone belonging to the opposing clan.

The book has a great deal to commend it. To begin with, Kapteijns situates her

Dark Days in Somalia

Lee Cassanelli

Clan Cleansing in Somalia: The Ruinous Legacy of 1991

by Lidwien Kapteijns

University of Pennsylvania Press, 2013, 320 pp.,

ISBN 978-0-8122-4467-0, \$69.95 hb

2014, ISBN 978-0-8122-2319-4, \$29.95 pb

ISBN 978-0-8122-0758-3, \$29.95 Ebook



account of Somalia’s 1991 violence in the wider comparative literature on genocide and ethnic cleansing. Both the Introduction and the concluding chapter make reference to recurrent patterns of collective mobilization, scapegoating, and myth-making which have typically preceded outbreaks of inter-ethnic or genocidal violence around the world. By bookending her detailed account of clan-cleansing in Somalia with comparative material, the author forces Somalia specialists to rethink the Somali ‘exceptionalism’ which has characterized so much previous scholarship on that country. One of the author’s major goals is clearly to confront Somali experts (and Somali apologists themselves) with the reality that the mobilization of ‘clan’ identities produced the same kind of collective self-destruction that ‘tribal’ or ethnic wars did in other countries.

At the same time, the author provides a welcome corrective – if one is still needed – to lingering understandings of Somali clan identities as natural or primordial. She challenges several generations of Somali studies specialists who have used the concept of ‘clan’ to explain everything from the dysfunctional nature of the national state to the violent bloodletting which ensued upon its collapse. Citing the work of Martin Shaw, Alexander Hinton, and others who have examined the subject comparatively, Kapteijns asserts that episodes of ethnic (or clan) cleansing are fundamentally political acts, that is, ‘instruments’ to mobilize supporters in the struggle for political power. She understands ‘clan’ as a construct – a powerful one, to be sure – which was employed by unscrupulous political entrepreneurs for purposes of gaining and holding power. She contends that violence was not perpetrated by clans but rather by ‘political leaders who used people to commit violence in the name of clan’, thereby reframing the question from ‘why do clans fight’ to ‘why do clansmen (sometimes) respond to appeals to fight against other clans’. Her answer is that 1991 provided a situation where multiple grievances and opportunities for revenge converged. The end result was a ‘key shift’, the emergence of a new axis of conflict where the enemy was no longer a clan-dominated government but rather the entire clan.

For a subject which has been dominated by the analyses of foreign

experts or Somali diaspora scholars, *Clan Cleansing* does us the service of allowing local Somali voices to weigh in on the causes and consequences of the conflict. In Chapter 1 (‘Speaking the Unspeakable’), the author draws on Somali-language sources – contemporary oral poetry and written fiction, oral interviews, news reports, and radio recordings – to provide a ‘grass-roots’ view of the violence both at the time of the ‘cleansing’ and in survivors’ subsequent reflections upon it. Kapteijns provides readers with English translations of a number of quite powerful poems composed during or in the immediate aftermath of the collective bloodletting of 1991. She includes several popular poems which denounce clannism and the violence it can provoke, and others which were clearly intended to inflame clan hatreds. The latter are what Somalis call *gubaabo qabiil* (translated by the author as ‘poetry which takes sides’, lit. ‘tribal poetry’), and one suspects this type of composition was far more common during the period of clan cleansing than the more conciliatory verses of well-known Somali poets living in the diaspora which Kapteijns highlights. Indeed, as students of Somali culture know, some of the best classical Somali poetry – ‘prestigious’ poetry as the author terms it – has been distinctly partisan, using memorable phrases and rich allusions to cast aspersions on rival clans and to mobilize the poet’s kinsmen to take up arms against them. Even memorable poems which criticize clan xenophobia rarely name specific clan leaders or politicians as provocateurs; and poets who have acquired a reputation for ‘universality’ have been more apt to testify to the horrors of war or to lament the fate of the nation than to attempt to mediate the conflicts or critique their own kinsmen for the misfortunes which have afflicted the country. Despite the author’s contention that contemporary poets have a mediating role to play in restoring the national psyche, persuasive verse remains a ‘double-edged’ sword in Somali political culture, just as likely to call its audiences to fight as to seek peace.

Chapters 2 and 3 provide, respectively, a useful summary of the historical background to the events of 1991-92, and an extensive chronicle of the collective violence which occurred during those years, as reported in the popular media or recalled by victims or witnesses. While general readers may be overwhelmed by the dozens of shocking examples of inter-clan violence (including rapes, assaults, and mass executions), Kapteijns’ efforts to document these episodes will provide future scholars and human rights investigators with an invaluable record of the horrors of the era. While critics may argue that her account leaves out significant atrocities committed against ‘their’ own kinsmen, the weight of the cumulative evidence supports Kapteijns’ contention that a systematic campaign aimed at purging Mogadishu and Kismayo and parts of Gaalkayo of their Daarood residents certainly took place, even if other forms

of violence (family vendettas, rapes and armed robberies by undisciplined youths, militia assaults on minorities) were occurring simultaneously. As the author notes, the 1991 situation provided plenty of ‘opportunity with impunity’ for those with weapons, even if they were not part of a conscious ethnic-cleansing campaign.

Several important patterns and insights emerge from the author’s grim chronicle, often pointing to suggestive parallels with other well-known instances of violence associated with ethnic or clan-cleansing. For example, it appears that the most extreme cases of inter-clan violence occurred in those districts of the country where Somalis of diverse clans had previously co-existed, intermarried, and worked together (most notably in the cosmopolitan cities of Mogadishu and Kismayo). In these districts, one might expect that clan consciousness had receded and the likelihood of inter-clan violence reduced. In fact, as the author suggests, in such mixed-clan settings the need to expel ‘neighbors’ who belonged to other clans was even more imperative in order to undo the former ‘lived realities’ of peaceful coexistence, to make a decisive break with the shared past. This phenomenon has clear parallels with the events in Rwanda and Bosnia, where long-time neighbors turned on each other in the pursuit of ethnic exclusivity.

Kapteijns’ narrative also points up the concerted efforts by propagators of ethnic/clan cleansing to eliminate or marginalize ‘moderate’ Somali voices – there were apparently quite a number – which called for negotiation and compromise. These included many educated professionals and middle-class businessmen in Kismayo, who were rounded up and executed by USC militiamen in what may have been the most egregious instance of clan-cleansing. One readily recalls similar efforts to suppress the conciliatory voices of ‘moderate’ Hutus during the Rwanda genocide, as well as in Cambodia’s Khmer Rouge campaigns, where anyone who questioned the need to ‘purify’ the community was suspected of lacking commitment to the cause.

The author’s findings suggest that virtually every member of the ex-dictator’s extended Daarood clan was vulnerable to violent reprisals: the perpetrators targeted even those Daarood who had opposed the former government or who had no official association with it. Most revealingly, the author shows that the ‘cleansing’ was organized and systematic – neighbors were urged to help the militias identify the enemy, and big ‘D’s for Daarood were painted on victims’ houses – in

contrast to common depictions of the killings as random and spontaneous. Here again the lessons of Rwanda are clear: post-genocide research in that country has revealed the extent to which the mass killings were both systematic and planned in advance by a hard core of militant Hutu supremacists.

One of the most chilling aspects of the book is the author’s discovery and discussion of the ‘clan hate-narratives’ which were repeatedly used by leaders in public speeches and media forums to instigate civilian populations to violence. They included: a) the use of derogatory terms taken from popular culture and applied wholesale to characterize entire ‘clans’; b) the use of narratives of belonging (autochthony) and outsidership (allochthony) to stir xenophobia aimed at expelling all who were not born in a particular district, and c) the compression of complex inter-communal histories into incendiary phrases like ‘a hundred years of Daarood domination’ to justify ousting the latter. I was not fully convinced that ordinary Somali civilians were heavily indoctrinated or deeply committed to exterminating their Daarood neighbors. Even from the evidence provided by the author, it seems that most (though certainly not all) of the violence was perpetrated by undisciplined young militiamen who were recruited from the bush by the warlords and who had *not* been co-residents of the victims. Certainly there was complicity by neighbors and former associates in identifying the clan affiliations of potential victims, in not coming to their assistance when they were attacked, or in simply ‘looking the other way’. Yet even in the Rwanda genocide, considered the archetype of mass communal violence, experts have estimated that only 8-10 per cent of the civilian population engaged actively in mass killings.

In sum, I believe that Kapteijns makes her case that a form of ethnic (clan) cleansing – defined as ‘rendering an area ethnically homogeneous by using force or intimidation’ – took place in the immediate aftermath of Somalia’s state collapse in 1991. I also find plausible her argument that the violence of 1991 was different from earlier forms of collective violence because it was employed by ethnic provocateurs outside of the institutions of the state which had formerly mediated inter-clan relations; because it called on civilians to become perpetrators of the violence, making it a communal rather than a strictly political struggle; and because it was accompanied by a new discourse pitting clan against clan, rather than clan against the instruments of state. Where

I disagree with the author is in her contention that the ‘key shift’ of 1991 marked a decisive transformation of politics in Somalia. Kapteijns argues that the ‘conflict identities’ produced during the clan-cleansing campaign continue to shape the mindset and political behavior of Somalis into the present, preventing any serious chance for national reconciliation. I would argue instead that Somali clan leaders rather quickly returned to a politics of negotiation and cautious compromise with their former enemies. That such efforts have not produced a formula for ‘national-level’ governance says more about Somali attitudes toward a strong state than it does about their attitudes toward other clans.

If one were to look at the twenty-five years before 1991 and the nearly twenty-five years which have elapsed since, would we reach a different conclusion? Might we not say that the inter-communal violence which exploded in 1991-92 – fueled, to be sure, by political entrepreneurs of all parties eager to capture the collapsing state – was a temporary phenomenon, replaced subsequently by a return to a more pragmatic and therefore less predictable politics of opportunism? Many Daarood – including Majertejn from today’s Puntland and even members of the ex-dictator’s Marehan clan – were able to return to Mogadishu as early as 1993, when clan mobilization decreased and old contacts and friendships were reactivated. Victorious Hawiye warlords and members of the business community in the Somali capital clearly found it advantageous to welcome back former Daarood associates from Gaalkayo and Bosaso, and more recently to encourage investments in the city by members of the diaspora from other clans, because such partnerships gave the new overlords access to ports and markets in other regions of the country. The ouster of the formerly dominant Daarood had served its purpose: once the Hawiye had established *their* control over Mogadishu (and other strategic districts in southern Somalia), past alliances and associations could be safely reactivated, and Mogadishu could once again be opened as a multi-clan marketplace – albeit now under an Hawiye political umbrella. This is precisely what one would expect from the author’s description of the opportunism of Somali politicians and entrepreneurs who had been loyal to the Siyad regime but were welcomed into the new dispensation because of their usefulness to the new power brokers.

The point here is that the public ‘hate narratives’ and rampant atrocities in the name of clan in 1991-92 were relatively short-lived. What survived, I think, and

what has hindered political reconciliation in Somalia since the fall of Siyad Barre, is the resolute refusal of Somalis from all clans to accept a national government ruled by leaders of another clan. This may explain why the current political roadmap for Somalia’s recovery seems to favor a ‘weak’ federal model, with highly autonomous ‘regional states’ under the control of one’s own clan politicians, for better or worse. What Somalis continue to face in 2014, it seems to me, is a crisis of state more than a crisis of inter-clan relations, which continue to be joined on pragmatic grounds and hence to be constantly in flux, and invariably negotiable. While Somali politicians refuse to compromise over the makeup of any proposed *national* government, Somalis from different clans seem perfectly capable of co-existing residentially, co-operating economically, and unifying periodically when the country is threatened or invaded by outsiders.

Clan Cleansing in Somalia is well-written and mostly jargon-free. The reader always knows where the argument is going and how the author intends to utilize the anecdotes she marshals to illustrate the broader claims made. It will hold great interest for scholars and advanced students of communal conflict, of ‘failed states’, and of ethnic entrepreneurs in modern African politics. And because it deals unflinchingly with the hate narratives and mythico-histories which helped to rationalize and instigate mass violence against fellow citizens, it will certainly continue to provoke lively discussions amongst Somali readers – both supporters and critics of the author’s conclusions. In the last chapter, the author poses important questions about collective vs. individual responsibility for war crimes, and discusses the difficulties of implementing any type of transitional justice mechanisms in a situation where memories of past violence remain so contested. While she acknowledges that historians’ ‘truth’ may carry less weight than the multiple and conflicting memories that Somalis themselves hold of their past, she nonetheless calls upon all parties to engage in ‘critical memory work’ which confronts the ‘illusion of collective innocence.’ The work of mediating the memories of past violence falls to all of us – academics, journalists, poets, novelists (both Somalis and foreigners) – who must strive in their thinking and writing to disrupt the ‘sterile recycling of group hate- and victimological narratives.’ This is a huge challenge, raised by a brave and compelling book.



Gripped by Revolution

If there is a momentous period in the post-war history of Ethiopia, it is undoubtedly the 1960s and 1970s, the latter being the alter ego of the former. The foundational significance of those years is seen in the paradigmatic shift the country underwent after and because of the revolution. Ethiopia would never be the same again. A chain of events swept away the monarchy, destroyed its material and ideological foundations, and restructured the country on a different political-economy.

Equally fascinating as the consequences of the revolution is the story of its origins and originators. It requires a leap of thinking to comprehend how a country with its entrenched conservatism ended up producing what arguably was one of the Third World's most radical revolutions and revolutionaries. The explanation lies not just in the depth of national predicament but also in the radicalization of both diagnosis and prescriptions. What followed was a hardening of vision and eventually of strategy. Such evolution, however, was not total and there were strong, if few, dissenting voices, including Getachew Maru, whose inspirational story is immortalized in the book – *Tower in the Sky* – by his lover and protégé, Hiwot Teffera.

The Education of Hiwot

Hiwot Teffera was the same as her generation but also different. Most were united by a collective embrace of Marxian ideology and the idea of revolution but were divided by social structure, circumstance and the trajectory of their political lives. Hiwot was born and bred in the polyglot city of Harar, a formation shaped by her middle class upbringing and a period of immersion in Western, especially French, culture. Her political being, nevertheless, was organized around a sense of nationalism, a sentiment which Harar fostered despite being a city mediating between its simultaneously frontier and national cultures. In fact, a characteristic widely shared among many people of Ethiopia's urban east has been the ease (or even effortlessness) with which they navigated Ethiopia's cultural terrain and its landscape of modernity.

Before long, though, this liberal upbringing and her idea of belonging would be questioned, reinvented in part or even rejected altogether. Conformity would give way to a desire to re-imagine and reinvent self, its place in society, and its relations with politics. Such a liberal-to-radical transformation – the process of becoming a revolutionary – is more generational than personal, a norm rather than an exception affecting the youth of the period. An idea was becoming a movement.

Introducing *Tower in the Sky*

The last few years have seen the publication of scores of books on Ethiopia's revolutionary period. They have come in the shape of fictionalized accounts of true stories, memoirs, and scholarly works. Hiwot's book, part of

Love and Politics in the Time of Revolution

Shimelis Bonsa Gulema

Tower in the Sky

by Hiwot Teffera

Addis Ababa University Press, 2012, 437 pp.

Birr. 74.00, ISBN: 978-99944-52-48-4

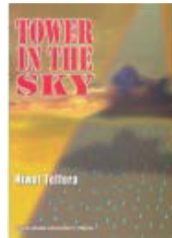
an emerging genre of autobiographical writing, is the latest contribution to the 'literature of revolution.'

'*Tower in the Sky*' is a first-person chronicle of Hiwot's revolutionary experience and the experiences of her compatriots between the dying days of the monarchy (late 1960s – early 1970s) and the high years of the revolution (late 1970s – early 1980s). The book is written with verve and the authority of a participant and tells the story in a language and style that are both lucid and evocative. Offering a moving and gripping story of love and revolution, of place and time, the glories and agonies of a period, the author moves nimbly between narrative and reflection, interspersing both with short, poignant vignettes.

The narrative is a chronicle of Hiwot's journey from a life in Harar to a spell at the Haile Selassie I University (now Addis Ababa University) to a period when she gave herself to the revolution, in all its promises and betrayals, before the journey 'ends' in incarceration. The end, nonetheless, is not a completion but the beginning of a chapter in life, after release from incarceration, which aims at a closure through reflection, a counting and an accounting of the revolutionary experience and one's place in it.

If there are two organizing ideas of the book, one then should be 'love in time of revolution', and the other 'the making of a revolutionary', both however telling the story of the Ethiopian revolution through a record of one woman's revolutionary journey and that of her compatriots. The many vignettes in the book enrich the narrative and ease the flow of the story.

On the one hand, therefore, Hiwot's *Tower in the Sky* is an account of a love affair. If a shared space, the university, engendered the relationship, an idea, the quest for social justice, shaped and sustained it through the tumultuous years of revolution and the cycle of betrayal and destruction. Such a love was more ethereal than carnal, a yearning for a person for the ideas he embodied: his humanity, his youthful idealism, and his will to fight. There is no better declaration of this than her confession: 'Getachew was the shaman who resuscitated my lethargic soul and solved my existential riddle' (p. 104).



Yet, to define or view this love through the prism of revolution is to miss the full spectrum of their relationship or the richness of their existence. One of the merits of Hiwot's book (and a few other works on the revolution, like Konjit Berhan's *Merkogna*,¹ also written by a woman) is the humanization of often insipid accounts of discourse and struggle, their evocative description of man's complex existences, of their exploration of life which is much deeper and more exciting than revolution. Hence, the beauty and memorability of accounts of friendships or passion for life and its many gifts, not to mention those surreptitious visits to the campus 'kissing pool' or the occasional jokes and innuendoes.

Nevertheless, revolution is the force that gives meaning to the characters' existence, the thread that ties the entire narrative architecture. Thus, there is no disentangling of love for the person from the love of life and revolution, for all were one and the same. This unity is encapsulated in Hiwot's reinvention as a revolutionary, a development which was as much an outgrowth of her association with Getachew as it was a consequence of her sharpening understanding of the injustices of the Ethiopian system. Getachew, a lover and mentor, was the critical link in this evolution.

In *Tower in the Sky*, Hiwot narrates her change from being a liberal with a craving for things and ideas Western, especially French, to a radical against anything Western, critical, even disdainful, of its moral decadence and the inequity of its system. A factor in her transformation was an encounter with Marxism, which became the ideological framework (her 'religion, her god') with which she saw and interpreted the world, often rigidly (as a system of exploiters vs the exploited). However, this binary opposition would prove to be more constraining, even obfuscating, incapable of explaining the complexity and fluidity of social reality, especially Ethiopian. Her lens on the world, the organizer of her social-political life, would become a cause for her disillusionment, eventually of her dissociation with politics.

Before the final parting of ways, however, there was a long, meaningful but torturous phase of Hiwot's life as a member of the clandestine opposition (first of Abyot and then of the Ethiopian People's Revolutionary Party, EPRP) and her everyday encounters with the regime and its apparatus of repression.

Apart from the joy and excitement of being part of a great cause, there was always an awareness, at times subliminal, of the tension and the specter of danger in every movement and action, whether this was within the party or outside of it. Two of the most memorable accounts of the book capture this explosive mix: that of the author's assignments as a courier of her party which involved traveling in disguises to avoid capture and that of the emotional turmoil she lived through following a rupture within the EPRP and the subsequent struggle to coexist with both, her party and her lover-mentor.

The agony of 'keeping' both that she loved dearly, the party as an 'infallible' guardian of the revolution and Getachew as the true embodiment of its original spirit, represents Hiwot's ordeal, one paralleled in later years, under incarceration, by her decision to stick by another political rebel, Mekonnen Bayisa. The major difference between the two was that there was now a falling-out with the crowd, instead of the earlier need to accommodate. The (morale) story of this painful experience nevertheless was the strength of the author's character: her humanity, her deep sense of loyalty as well as her courage to go against the current. At the same time, the trauma of her existence ties to the larger story she tells, her courageous, and hence enduring, contribution to the memory of the revolutionary experience: the revelation of an untold story (of Getachew, his ideas, and his struggles).

The Import

The publication of *Tower in the Sky* and similar works by participants, within and outside of the opposition, has expanded our archive of knowledge on the revolution and the revolutionaries. The benefits to this 'literature of revolution' are evident in two ways: in terms of an increase in information and understanding of the period but also in the emergence of multiple, at times oppositional, accounts of the revolution. The more significant development, which is capable of both clarifying and obfuscating, is the appearance of a contestation of memories and historiographies of the revolutionary experience. What is being enhanced and uncovered but also contested in the process is knowledge of the (infrastructure of) revolution as a whole.

Broadly speaking, *Tower in the Sky* is a work of affirmation with a hint of revisionism (as far as this means a telling of one's experience but also a reevaluation of it with a hindsight bias). It illuminates understanding of the period but also interrogates assumptions about the organization, leadership and objectives of revolution. In doing so, the book also becomes a work of excavation and rehabilitation. It retells the untold (or mutilated) story of Getachew and his group. The objective is to recapture their place in the narrative of the revolution and counter their elision or erasure in the established historiography as heretical or antithetical.

The book reinforces this objective by organizing the story around Getachew, a character central to the telling of other, often suppressed, accounts of the revolution and the revolutionary leadership. One can argue, at the risk of simplification, that a history of the Ethiopian revolution would not be complete or objective in the absence of stories about Getachew and the Abyot group, Berhane-Mesqel Redda and the 'Anja', and many others. A man so young yet so old (only 27 when he was killed), Getachew was like many of his compatriots but unlike many of them at the same time, especially his courage to differ with the party leadership at a time when to fall in line was the surest way to survive. One only needs to follow the chronicle of his life and his views on issues of vital importance to the revolution and his role in its leadership and organization.

More specifically, *Tower in the Sky* is significant for what it says and it doesn't. Both are equally revealing. Hiwot's narrative, for instance, offers poignant descriptions of her social class and a rich cartography of life and revolution through vivid portraits of place and the urban crowd. Vignettes about such storied places as Sidist Kilo, Jolly Bar, Piazza, Merkato, and Carcere inform as much about the state of urbanism in the city as about the revolution, both of which are linked although unexplored. Conversely, *Tower in the Sky* offers little or no exploration of issues of the countryside, gender, class, ethnicity, religion and their link to the revolutionary experience. Let me highlight the methodological and historiographical implications of this otherwise innocent inclusion-omission.

The first is the need for a social history of the Ethiopian revolution, which is largely missing. Such a methodological approach helps transcend the conventional, at times sterile, political, even politicized, analysis of the revolutionary experience and offers entry into many un- or little explored aspects and questions of the period. This includes how networks were built; friendships formed; people politicized, radicalized, organized and mobilized; and how these political formations were shaped by class, education, geography, ethnicity and religion; not to mention the link between art and literature and revolution, the former also serving as

a *crucible for* and a *reflection of* the latter. The need for a deeper 'archaeology of Ethiopian knowledge' notwithstanding, a social history of revolution enables investigation of the social production of the Ethiopian intelligentsia (including the 'ghettoized' and *alienating* nature of that constitution) and the genealogy of their radicalization or of the failure to develop vernacular or indigenized ideas of change or the wholesale, even uncritical, embrace, instead, of a foreign, albeit seductive, ideology.

Secondly, a gendered perspective on the Ethiopian revolution is sorely belated but still indispensable to complete the story of this most phenomenal of Ethiopia's modernist experience but also to rectify their historiographical 'erasure' or elision. The story of the Ethiopian woman, in revolution or beyond, is a voice that is often silenced or a role ignored or only peripherally recognized. Any account that renders women, 'half the sky', invisible and without a voice reflects a deeper crisis in a nation's character, not just in the landscape of its historical memory and scholarship. *Tower in the Sky*, like *Merkogna*, represents a female's, but not a gendered, perception of the revolutionary experience. The gendering of that perception and the re-entry of women back into the story of the revolution requires a fundamental shift in our understanding of social experience, past or present, and the way we write about it.

The final point is foreshadowed by the author's contemporary condition of existence, a diaspora mediating two cultures, living transnationally, writing from outside, but often suspended between being not here and not there. There is no disentangling this state of being, her life after prison, from that of her revolutionary generation who were based and shaped in the West before they headed home. It would be interesting to explore the implication of this diasporic experience on their (often fractured) notion of belonging, their sense of authenticity, their ideas of change and visions of the future. One can, however, stress, at the minimum, the importance of exploring the link, or even the dialogic traffic that animates and informs, between the Ethiopian diaspora, their political activism, and the global social movements of the 1960s.

By Way of Conclusion

Tower in the Sky is a refreshing account of the Ethiopian revolution but this by itself does not fully explain why we should read it or remember a period which it depicts was incomparably brutal. The most obvious explanation would be because the unimaginable happened and was even recorded to the minutest of details of plans, orders, and actions. Is this architecture of annihilation just a scar from the past, an aberration from our ordinary world, or something hidden frozen, but potentially repeatable, in the mainstream of our civilization? Any serious call for 'never again' requires the need, even urgency, to understand the infrastructure of evil and its enabling ideology but also the circumstances of the victims, those 'who had to make choice-less choices between the impossible and the horrific', including the indifference of many to the senseless atrocities. Knowing the past and saving its memory in all its diversity is thus critical to reinventing a future or building a country at peace with itself and with the world. But how is a past, which is never really past, saved and remembered?

One can discern two trends. The first is to save the past as history irrelevant to the present while asserting the sole right over its interpretation. This strategy seeks to frame the past, repair it, empty the agency within it, turn it into a relic, and preserve it, like an artifact (in a museum). In the second, the past is preserved as a fragment or fragments scattered everywhere, not as a system or a consistent narrative. The crucial question is how and what kind of history to tell, which of the past to remember: one that subsumes difference under a single dominant 'history of the generation', 'of the revolution', or 'of the movement', or one that reduces such an overarching experience into the experiences of different, often warring, groups?

Tower in the Sky seems to suggest two possibilities. On the one hand, its exploration of Getachew and his group represents a promise that is crucial to any objective accounting of the Ethiopian revolutionary experience, which is the excavation of as many and different narratives of the revolution as possible. A major historiographical question about the revolution (wherein lies the significance of works like *Tower*

in the Sky) is not just the *veracity* of the stories but also the *incompleteness* of those stories. What is needed therefore is a *balance* of stories, the ability to tell other accounts, tolerate them, and learn from them. Such a democratization of the historiography and memory of revolution is liberating and empowering.

At the same time, however, the notion of multiplicity of narratives tends to simplify a complex period and fragment a movement unified by a common vision for change and the collective experience of struggle and sacrifice. One option to save such a past from being a caricature and make it relevant to the present is to de-compartmentalize discussion of the period and construct a coherent narrative of the experience. The story should be consistent but not necessarily uniform, for homogeneity can engender a hegemony of narrative.

On the other hand, the quest for liberation and empowerment fails if a transition is not made in our narrative of the revolution from remembrance to reflection to interpretation. The last ones are lacking in most recent accounts of the revolution. Partly, this is rooted in the nature of those accounts, which are predominantly autobiographical. A deeper explanation might probably be found in the recentness of the events and the brutal, often tragic, nature of their conclusion. The deep sense of loss (over the killing of comrades and the incompleteness of the revolution) has left a scar on survivors and affects their capacity to reconcile with the past, leaving them in a state of self-imposed silence or censorship.

It is therefore courageous and commendable of Hiwot (and her compatriots) to break the silence and share their experience. Such is the joy and pain of their pen. The act of writing however becomes enduring and impactful when it leads to reflection and examination (of which *Tower in the Sky* is a cautious beginning) of what happened, including what went wrong. After all, a life unexamined is a life not meaningfully lived, if not worth living, as Socrates asserted.

Note

1. Konjit Berhan, 2002 EC, *Merkogna*, Addis Ababa.



Bahru Zewde's masterful, long awaited, and authentic account of the Ethiopian student movement could have been called many things, including 'a long time coming'. This is a remarkable, painstakingly researched, and insightful analysis of the events that led to the revolution that ate itself – a significant feat given the fact that it is about too recent a history, whose consequences are so obviously still being played out in today's Ethiopia.

The sober dedication that meets the reader inside the front cover is stark and chilling. It reads: 'To the youth of Ethiopia who assumed a burden incommensurate with their intellectual resources and their country's political assets – and paid dearly for it'. It lays the backdrop to the Ethiopian Revolution of 1974 but stops short of recounting that history: the deposition of Haile Selassie, the bloody rise of the Darg and Mengistu Haile Mariam and the 'Red Terror' that followed. Bahru skilfully deploys not only his ample arsenal of historical tools and oral history techniques, including successfully experimenting with collecting reminiscences from a retreat of former student activists belonging to different ideological camps, to supplement the vast grey literature at his disposal.

Engaging scholarly publications about the student movement that fall short of these perspectives and in contrast to their sometimes ahistorical approaches, Bahru makes his central point about what he is setting out to do in the introduction:

In short, the student movement, the Ethiopian included, has to be viewed not as a philosophical issue but as a historical phenomenon. As such, it has to be understood within the context of its time, not judged from the vantage point of the present. In the immortal words of the great German historian Ranke, it has to be recorded first and foremost 'the way it exactly happened', and not how it should have been (p. 9).

The determination to be balanced, objective and to understand different perspectives and the paramount objective to recount what actually happened permeates every aspect of this book: there is none of the vitriol that characterises the rather partisan publications that have so far seen the light. The intensity of this particular focus, i.e. the student movement, leaves the reader sometimes wondering, particularly in latter parts of the book, about what is going on in 'other' parts of Ethiopian society, particularly the military. This specific revolutionary furnace gets stoked and the intense focus on one part of Ethiopian society makes one very aware of the paucity of information about what else was going on. The book indeed does provide a very frank take on the development of the Ethiopian student movement and their long journey to tackle two fundamental and core existential issues, land ownership and ethno-nationalism, that dominate and haunt Ethiopian politics to this day.

An Incommensurate Burden

Gerry Salole

The Quest for Socialist Utopia: The Ethiopian Student Movement c 1960-1974

by Bahru Zewde

James Currey, 2014, 299pp, \$72 hardcover

ISBN: 978-1-84701-085-8

It must be unusual for a book review to dwell so much on what is not there. So it is perhaps worth stressing that Bahru's credentials to write this book (and potentially its sequel too) are impeccable. Not only is he one of modern Ethiopia's pre-eminent historians but, as the blurb on the back of the book feebly advertises, he was a protagonist in some of the momentous events narrated in the book. He describes himself as 'participant observer'. There is no doubt that this book is thus a labour of love. Therefore, to complain that Bahru stops short of telling the story of what happened once the Revolution got hijacked and that he does not tell us about other aspects of Ethiopian society feels very churlish because this book delivers what its title promises: a detailed analysis of how the Ethiopian student movement developed. This notwithstanding, the book does leave one wanting more and there is so much hinted promise, especially in some rather irreverent and tongue in cheek footnotes, that one yearns for the sequel. I can think of no one better to write it.

The first chapter begins with the global context and Bahru succinctly contextualises the Ethiopian student movement in a global framework. The book was completed in 2011-12. Thus, he aptly weaves in the international context: beginning with the revolt that has become known as the 'Arab Spring', the revolution that was ignited so powerfully by Mohammed Bouazizi setting himself alight in frustration and despair in Tunisia. Bahru offers a *fil rouge* on student movements that connects the social unrest in France in 2010, the Tiananmen Square massacre in 1989, the global student protests in 1968, the much more recent 'Occupy' movements worldwide, the *studentchestvo* movement that produced the radical revolutionaries in Russia in the 1870s, the 'New Thought' movement in China in 1911, and student protests in France, Indonesia, Iran, and Mexico. In sub-Saharan African countries, he links the students' movements in West Africa and the Maghreb that ultimately formed the initial leadership of the anti-colonial movement.



The second chapter of *Quest* is set firmly on familiar and beloved territory for Bahru, given his previous work on the reformist intellectuals of the early twentieth century (Bahru 2002), and establishes the political backdrop in the post-liberation period immediately after the restoration of Emperor Haile Selassie in 1941 following the end of the Fascist occupation of Ethiopia. Bahru depicts the deliberate cultivation of the personality cult around the Emperor, acknowledges the clear accomplishments of the imperial regime but focuses on the relentless and successful centralisation of the state infrastructure, as well as the increasing investment in education. He links the unmistakable 'post-liberation tremors', the rather tragic demise of critical and intellectual debate, and the inevitable increase of sycophancy and adulation of the Emperor, notably in the education system. The chapter also describes the gradual ascendancy of the United States over the United Kingdom in exercising influence in Ethiopia, the imperial penchant for five-year plans, the creation of the University College of Addis Ababa and its rather painful morphing into the Haile Selassie I University.

Bahru's analysis of the 1960 coup, an event which shook the imperial regime profoundly, portrays a watershed, marking the end of plots and conspiracies and the beginning of open defiance evidenced by the exponentially militant student protests. The account of the attempted coup presented is not much different from the classic account given in so many earlier studies, but Bahru focuses on the way in which the coup leaders' legacy has been woven into the narrative of the Ethiopian student movement, as well as the knee-jerk reaction of the stale regime to the coup, and the sheer inability of the system to adjust to the challenges faced. In this context, too, the chapter addresses the rise of the ethno-nationalist Tigrean insurgency – the Wayane rebellion of 1943. Bahru also addresses the emergence of Oromo ethno-nationalism through the Mecha and Tulema self-help Association set up in 1963 and the Bale uprising of the same year. Pride of place, naturally, is given to the Eritrean armed struggle that began in 1961.

Beginning with Haile Selassie's premonition of the trouble that he was kindling with the opening of the first

institution of higher learning, the third chapter takes the reader through the gradual escalation of discontent. It anchors the early grievances on relatively mundane issues and shows how the political horizons of students gradually changed. The gradual maturation from a patronised and controlled student council, morphing into the ineffectual National Union of Ethiopian Students, laid the groundwork for the inevitable development of more radical unions. He shows how the written and spoken word mattered, and how the adoption of anonymous tracts and pseudonyms permitted increasingly free expression. The hugely important extra-curricular activities, centring on sports, culture and debates, culminated in the poetry readings on the annual College Day, marking the authentic articulation by students of the grievances of the peasantry and the poor. From 1961, when Tamiru Feyissa's poem 'Dehaw Yenagaral' ('the Poor Man Speaks Out') won the poetry competition, departing from the philosophical and existential musings of earlier poems, a distinct change in tone of students speaking truth to power becomes evident. The inability of the system to absorb this *lèse majesté* meant a temporary resort to fake acquiescence and seemingly innocuous and tame cultural extra-curricular activities covering simmering, but palpable resentment.

It is in this context that the students began to develop a consciousness about the plight of the peasantry and the urban poor and the spontaneous development of the idea of community service, with students building schools, teaching adult literacy classes and engaging in other community development projects. This spontaneous student concern led to the Ethiopian University Service (EUS), which was hijacked by the university administration and led, in turn, to friction between students and the authorities as this spontaneous initiative was appropriated. The EUS was morphed from a voluntary activity to a compulsory annual imposition. Bahru also tantalisingly suggests that:

One may even venture to push the story further and see in the EUS a precursor of one of the most ambitious and controversial programmes in rural transformation – the Development through Cooperation Campaign (known in short by its Amharic term, *Zamacha*) that the Darg launched in December 1974, a few months after it deposed Emperor Haile Selassie (p. 95).

Ethiopian student organizations in Europe began with the Association Mutualist des Etudiants Ethiopiens en France in 1920 (a self-help, mutual aid association) and continued with the UK-based Ethiopian Student Society in 1947, which reads like a who's who in the imperial political establishment. The Ethiopian Students Union in Europe (ESUE) was founded in 1958 and continued to hold annual congresses until 1964, when the resolutions took on a decidedly political turn, heralding its growing radicalization. Parallel to this, the Ethiopian Students Association in

North America ushered in powerful radicals who would guide the student association until dislodged by the home-grown radicals who challenged their leadership after 1969.

In chapter four, Bahru depicts the unrelenting radicalisation of the student movement against the backdrop of the anti-colonial wave that was sweeping across Africa and the role of African scholarship students in radicalising their Ethiopian fellow-students, as well as the overwhelming influence of the 1960 coup that reverberated and resonated in the discourse of students and in their increasingly overt publications. Bahru also chronicles the advent of 'the Crocodiles', who made their advent by combining what Bahru calls freemasonic secrecy with the sponsorship of an official student paper. The exact membership of the society has remained a closely guarded secret to this day and so their history and their deeds are shrouded in mystery. The society's aim was the propagation of Marxist ideas among the student population. The fact that the discourse becomes increasingly Marxist from this point on is an indication of their success. They also influenced the slow but relentless contestation between initially sympathetic, then ambivalent, and finally hostile attitudes towards the United States, in conjunction with African-American radicalism and the protests over the American war in Vietnam. The Crocodiles rather tactlessly came out into the open when many of the alleged members of the secret group were elected to the leadership of the student union; they were immediately suspended in May 1965.

The increasing awareness of the plight of the Ethiopian peasant leads inexorably to the dramatic entry of that most powerful slogan in Ethiopian politics: 'Land to the Tiller'. The feudal, stagnant system made the 'land issue' one that would dominate the Ethiopian scene until the Revolution. It is clear that, with the 'Land to the Tiller' demonstrations from 1965 onwards, it became a central theme, something that would be inherited by the regime that was to be ushered in by the revolution. Bahru's description of the events is such that he shows the way in which the overreaction of university authorities and the escalation of grievances was a cumulative process with manifold influences. Taking issue with the thesis by Messay Kebede (2008), Bahru is at pains to show that the student movement was not a 'manufactured movement' driven by a small minority but rather that there were myriad factors that contributed gradually to the radicalisation of the movement. In particular, the very resonance of the issues that the student movement espoused, especially the land question, makes the charge that it was a fabricated movement implausible and unsustainable.

In the fifth chapter, through a careful and detailed account of activities that took place throughout 1969, Bahru describes the climax of the student

movement and describes the overreaction and backlash that resulted. Beginning with the 'Education for All' motto that characterised the 1969 demonstrations, he describes a situation that rapidly escalated into a heated propaganda warfare that was new to Ethiopia. Bahru skilfully shows how the dissatisfaction with the education system and a growing sense of the irrelevance of the syllabus dovetailed with increasing resentment of Indian and American Peace Corps teachers. This chapter in particular demonstrates the considerable work that has been done in reading, analysing and synthesising into a coherent whole, a myriad of contrasting sources (newspaper articles, personal reminiscences, police reports, leaflets, etc.), all woven into a complex narrative. It is also noteworthy that in this chapter, Bahru captures very clearly, a good four years before it happened, a picture of the Emperor isolated, ineffectual, holding on to the past and really unable to respond adequately to a situation that was unprecedented. At the height of the troubles, 92 schools and 76,513 students were affected. In North America and Europe, students also reacted. In Washington, London, Moscow, Paris and Stockholm, embassies were occupied and Ethiopian students, especially those in the United States, began a process of demystifying the myths associated with Haile Selassie that would gain momentum with the 1973 famine. Towards the end of 1969, the student movement also tested successfully the protest method of hijacking an Ethiopian Airlines plane, ushering in a wave of hijacks in subsequent years.

Things reached a point of no return on 29 December 1969 when troops entered the University premises to seize the body of the assassinated President of the Students Union, Tilahun Gizaw, killing three students and wounding sixteen others in the process. The troops prolonged their visit, and not satisfied with their 'neat rescue operation', they went into various buildings on campus beating students and staff indiscriminately.

In chapter six, Bahru focuses on the two questions that would have a prominent place in the student movement in the 70s: The National Question and the Woman Question. The chapter gives the reader a brief survey of Ethiopian history since the ascendancy of Menelik, and ways in which different rulers have grappled with ethnicity. Bahru argues that although this is an ever-present phenomenon, many ethno-nationalist movements have also had other inequality or justice concerns and that not everything can be interpreted through the lens of centralisation and cultural assimilation. He also revisits some of his work on the reformist 'pioneers of change' who also had to grapple with ethnicity. In what is likely to be a contested assertion, he suggests that until the 'national question' suddenly 'burst' onto the national stage in 1969, there was little to suggest that 'Ethiopian students were even remotely considering the kind of radical solution that was to be the norm after 1969'. In November 1969, Walelign Mekonnen's manifesto

'On the Question of Nationalities in Ethiopia' was published in *Struggle* and Bahru sees this as a defining moment in the discourse. In a parallel and completely separate development, the Ethiopian Students Union in North America was tackling the question, albeit from a different perspective. The publication of the papers of its 17th Congress held in Philadelphia in August 1969 signalled a different approach. The resolutions of the congress condemned regionalism and expressed its opposition to all separatist movements. This was countered by a pamphlet entitled 'The National Question ('Regionalism') in Ethiopia', which came out in 1970. This was to have a permanent effect on the student movement in two distinct ways.

First, it introduced strong, aggressive and violent language into the political debate:

Its highly polemical style – which formed a perfect contrast to the modesty, not to say prevarication, of the ESUNA leadership – was to set a pattern that was imitated by both adherents and opponents of its political line and to contribute to the exacerbation of ideological and political differences in the student movement. As I have written elsewhere, the 'verbal violence' that it initiated was to translate itself into the physical violence that killed a generation (p. 206).

Second, the pamphlet introduced the notion of 'self-determination up to and including secession', which became the lynch-pin of how the national question would be dealt with. It assumed, Bahru says, 'almost canonical significance'.

The section on the 'Woman Question' is probably the least satisfying one in this book as it only tells a partial story from the perspective of a male historian who is looking through the literature. Indeed, the section on the woman question appears almost as an afterthought. Bahru describes the marginalisation of women and the fact that crass sexism prevailed throughout the 1960s. In the early 1970s, the World-Wide Ethiopian Woman Study Group was created under the inspiration of Abebech Bekele. Bahru concludes this section with a critique of the 'official' history of the EPRP by saying that female survivors of the bloody confrontation note with bitterness the lack of recognition of the role that women played in the struggle. One can only hope that the publication itself will encourage someone to tell that part of the missing story – ideally someone from the women's movement itself.

In chapter seven, we are veritably in the 'spaghetti of acronyms' part of the book. Given the close similarity between the factions, one regrets the fact that Bahru does not provide a chart that shows the different organisations and their 'fusion' and 'fission' more graphically. Essentially this chapter serves to show how the student movement, in the context of an absolutist state, laid the infrastructure for the incubation of political parties.

To give a flavour of the argument, here is what Bahru posits:

The effort to transform WWUES into the World Wide Federation of Ethiopian Students (WWFES) resulted in the split of ESUE and ushered in a period of the most vitriolic ideological and organisational warfare in the student movement. That warfare was to have lethal consequences when transposed to the home terrain after the 1974 revolution. It was only in retrospect that most people came to realise that these factional bickerings around WWFES were in actual fact the outward manifestations of the vying for hegemony of the two leftist political organisations – *Ma'ison* and the Ethiopian People's Revolutionary Party (EPRP) – that had been formed in clandestine fashion in the meantime (p. 230).

Citing Andargachew Assegid (2000) and Kiflu Tadesse (1993), who have written major accounts of *Ma'ison* and EPRP, respectively, Bahru essentially makes the point that whilst *Ma'ison* saw the revolution as a long-term process, EPRP had a more urgent perspective. However, Bahru's conclusion is: 'In reality, therefore, the divergent stands of the two organisations probably reflected political positioning rather than ideological or political convictions'. Nevertheless, the two organisations aligned themselves on opposite camps in the revolutionary struggle and were 'girding themselves up for the duel that killed them both'. He also tells us the story of the singularly more successful liberation fronts, especially the Eritrean and Tigrayan ones. 'TPLF launched the armed struggle against the Darg regime in February 1975... That armed struggle eventually culminated in 1991 in its seizure of state power, something that had eluded the acrimonious multi-ethnic left (p. 262)'.

The concluding chapter, a recap of the multi-layered, complex story that Bahru has laid out so diligently, is in many ways an appetiser for the book that is yet to be written. He returns to the universality of youth protests, re-emphasises the malaise of the political system the student movement originally opposed and the gradual process of radicalisation, partly due to government overreaction and partly to the tireless efforts of a small group of students. He then returns to the central importance of the emergence of the national question and the subsequent credo of 'self-determination up to and including secession'. The power of this chapter is its promise and the hints of an analysis of the future of Ethiopia. In a few dense pages, he tantalises the reader with profound ironies (the fact, for instance, that the principle of self-determination has been championed by a group coming from the historical core of the Ethiopian polity), the severed relations between the ruling incumbent EPRDF and the Oromo and Ogaden (Somali) Liberation Fronts, and the traumas of the Red Terror. He concludes that the students' penchant for dogmatic belief, rather than seasoned debate and a spirit of compromise, has had an enduring result both in the framing of the National

Question and in their organisational culture. The country has to come to grips with the legacy of the student movement 'if it is to have any hope of redemption'.

References

- Andargachew Assegid, 2000, *Ba'acher Yataqacha Rajem Guzo: Ma'ison Baiyopya Hezboch Tegel West* ('A Long Journey cut Short: *Mai'son* in the History of the Struggle of the Peoples of Ethiopia'), Addis Ababa.
- Bahru Zewde, 2002, *Pioneers of Change in Ethiopia: The Reformist Intellectuals of the Early Twentieth Century*, Oxford, Athens OH, Addis Ababa: James Currey, Ohio University Press, Addis Ababa University Press.
- Bahru Zewde, ed., 2010, *Documenting the Ethiopian Student Movement: An exercise in Oral History*, Addis Ababa: Forum for Social Studies.
- Balsvik, Randi Rønning, 1985, *Haile Selassie's Students: The Intellectual and Social Background to Revolution 1952-1977*, East Lansing: Michigan University Press.
- Balsvik, Randi Rønning, 2007, *The Quest for Expression: The State and University in Ethiopia under Three Regimes 1952-2005*, Addis Ababa: Addis Ababa University Press.
- Kiflu Tadesse, 1993, *The Generation: The History of the Ethiopian Revolutionary People's Party*, Silver Spring MD: Independent Publishers.
- Messay Kebede, 2008, *Radicalism and Cultural Dislocation in Ethiopia 1960-1974*, Rochester: University of Rochester Press.



Nothing expresses better the new international order in Mogadishu than the airport. While readers of international newspapers expect the city to be largely pacified despite incidents here and there as in Baghdad, the reality of the victory against the Jihadi movement, Harakat al-Shabaab al-Mujaheddin (Movement of the Young Combatants, hereafter al-Shabaab), is more tenuous. The whole international presence is stuck between the airfield and the sea and protected by an array of different forces: Somali, African, UN and also a range of secret services protected by Western special forces. Even the compound of the former US embassy used in 1993 by the UNITAF and UNOSOM forces seems today off limit. The very enclaves outside the airport (in and outside Mogadishu) have been subjected to terror attacks. Yet this war is supposed to be going to end soon.

For the last three years, the international narrative on Somalia has been that al-Shabaab is continuously defeated battle after battle and that each of its offensives is the last, desperate attempt to remain relevant in the Somali setting. Its departure from Mogadishu in late July 2011 was described as a strategic defeat credited to AMISOM (African Union Mission in Somalia), though one knew that it was precipitated by the lack of ammunitions and a rethinking of the military strategy more than a hard push by international forces. The loss of Kismaayo in September 2012 was supposed to cut a major source of funding for the Jihadi organisation and bankrupt the organisation, as explained for months by the UN Monitoring Group. None of that happened, apart from some financial tensions that were counter-balanced by the development of an extortion/protection economy all over Somalia (including Somaliland and Puntland). In early March 2014, a new offensive launched by AMISOM with strong Western backing was again proclaimed to cut the Jihadi movement off from its sanctuaries and bring it on its knees; four months after the launch of this new offensive, people fear that the Ramadhan month might be one of the bloodiest experienced in southern Somalia for years.

From a Small to a Long War: Somalia Coping with al-Shabaab

Roland Marchal

Al-Shabaab in Somalia: The History and Ideology of a Militant Islamist Group, 2005-2012

by Stig Jarle Hansen

Hurst and Co, 2013, xiii + 195 pages,

What may be even more significant is the fact that the Western prophecy on al-Shabaab is increasingly fulfilling itself: the links between al-Shabaab and al-Qaeda and the projection of terrorist actions in eastern Africa are getting stronger to the extent that they could become systemic if this dynamic is not reversed. Al-Shabaab has been concentrating its resources for years on fighting inside Somalia. Its existence outside south and central Somalia was limited and mostly quiet as it had to protect its logistical lines and its funding mechanisms. However, one should keep in mind two dramatic events. The bombing of the US embassies in East Africa in 1998 and a hotel near Mombasa in November 2002 would not have been possible without the support provided by Somali militants. Things started changing in October 2008 when very well coordinated attacks took place in Hargeysa and Boosaaso: nothing of that magnitude had been achieved in years of fighting in the south. On 11 July 2010, over seventy-five people were killed in Kampala in two bomb attacks designed to 'punish the Ugandan army', a leading AMISOM contingent. On 21 September 2013, a mall was attacked in Nairobi and dozens of people were slaughtered, the first high profile al-Shabaab attack after many incidents that were not accounted for. Less than a year later, near Lamu, two attacks in two consecutive days killed again over ninety people. Today the list of countries targeted by al-Shabaab is longer and one can fear that, beside Djibouti and



Ethiopia (already attacked several times), Tanzania could be the next one.

Yet, this international focus won't help much to understand al-Shabaab. For whoever is ready to risk leaving the sanctuary of the Mogadishu international airport, of its many secret and special forces moving in the Somali capital, the picture is slightly different. Indeed, there is no more frontline but the presence of al-Shabaab is perceived everywhere, not with the same intensity but with the same sense of the fragility of the achievement of the Somali and international forces on the ground. What matters is to know who the primary targets are for al-Shabaab: foreign visitors or government officials, security officers and their foreign advisers.

News from the countryside also provides the same sense of fragility. Beyond the recurrent description of clan tensions, the continuation of a war that is supposed to have been won counts more than the building up of local administration or the local benefits of an international armed presence. The Jihadi movement has not given up and resurfaces in the countryside in many different ways, sometimes through terror incidents, sometimes through clan pacification, sometimes through religious gatherings and celebrations.

To a large extent, the Somali people came to learn how to live among al-Shabaab as much as al-Shabaab fighters came to learn how not to go too far in implementing their peculiar understanding of Shari'a law. The striking point, known to Somalis but less so to foreigners, is that al-Shabaab is still able to recruit people, mostly youngsters but not always kids, who join

the movement for many reasons, some out of pity, others from kinship, and some for ideological reasons. This, more than al-Shabaab's resilience, is perceived by many Somalis as the crucial question to be addressed if al-Shabaab is to be defeated. As many Somalis said to this reviewer, al-Shabaab is deeply rooted in Somali society, though its existence is extremely divisive; if one wants to defeat it, one should first measure this intimacy.

The book under review arose from such a context and proves its originality by demarcating itself from the mainstream security-centred discourse on Somalia. 9/11 has indeed promoted a new wave of literature on terrorism and security. According to one expert of that field, Adam Dolnik,¹ a new book on terrorism comes out roughly every six hours. While little academic knowledge on Somalia has been gained over the last decades, the country has been the subject of a huge number of publications after the beginning of the civil war, and even more so after 9/11. Most of those articles or pamphlets are poorly researched and written by people who had spent only a few days or weeks in Somalia (often in Somaliland and Puntland, or at the international airport in Mogadishu under AMISOM protection). Exceptions to this are a small percentage of the current literature on Somalia. Stig Hansen's book is certainly one of them as the author spent time in Somalia since 2005, not only in Mogadishu but also in other regions.

His book presents a history of al-Shabaab, a movement that has been defying forecasts for years as it has been able to reinvent itself every time it faced annihilation. While, in 2005, Stig Hansen estimates its membership at less than 40 militants, five years later, the same movement controlled most of south and central Somalia, nearly three times the population of Somaliland. The book goes into details about its birth, the tense relations it had with other political actors (especially in the Islamist arena) in Somalia, its connections with al-Qaeda and the current spill-over of the confrontation with the AMISOM in neighbouring countries, especially Kenya.

His book is different in its focus compared to many previous publications on the same subject: it does not take al-Shabaab propaganda for granted and analyses this movement as a collective Somali actor and also an implant of something more extraneous, fundamentally linked to the Afghan experience of a few Somalis and the proselytism of al-Qaeda in East Africa.² At variance with many security-oriented publications, it pays attention to several important features of what could be called the state-building strategy of this radical group. Overcoming clan factions, al-Shabaab has been able to develop a genuine apparatus that is institutionalised enough to survive the change of leaders, some being killed, others giving up the war. This distinctive feature is also extended in the way the militants capture clan politics more than they are captured by it. While the book covers the formative years of post-9/11 up to 2011, reading it helps one to understand the contradictions to which most Western discourse is captive: a movement recurrently beaten but able to reinvent itself by changing the parameters of the war it wages.

Like a few other publications that have helped us to understand the various aspects of militant Islam in Somalia, Stig Hansen's book suffers from some weaknesses that are worth examining here.

The first one deals with the emergence of the Salafi trend and its violent component. Stig Hansen could have gone farther in looking at how Salafi Islam got entrenched in the Somali society and became a way for many people to re-emerge as new born Muslims, especially after 1992. For instance, many newcomers in the business realm were suspected to have been involved in the militias who destroyed the country in 1991-1992: their 're-Islamisation' provided them with a new respectable identity that could not be questioned. The role that Dubai and other Gulf States played as supplying markets but also business models for those neophyte traders could have been mentioned. This new generation of business people was instrumental in promoting the Islamic Courts in 1998 and later in 2003 in Mogadishu. There were those who put pressure on the main business people to legitimise those institutions and fund them. They also provided the foot soldiers of many military adventures of al-Shabaab in 2006 and later against the Ethiopian army. Today, analysts should pay more attention to the way the business realm provides once again space for former al-Shabaab supporters or members to reintegrate into 'normal' society without clearly giving up their *takfiri* ideology.

These social dynamics are as important as Islamist organisations that predated al-Shabaab and willingly or unwillingly contributed to frame its political and military agenda. Al-Shabaab's growth was made possible thanks to the support it got from other potentially rival groups at different moments for different reasons. In

particular, the role played by al-I'tisaam al-Islaamiyya and Hisbul Islaam should have been accorded a more detailed analysis; those groups pioneered a Salafi trend that visibly had problems to entertain the notion of global Jihad despite being very hostile to the policies of regional states and the West in Somalia. This lack of appreciation for nuances explains much of the failures of regional states and US policy to corner al-Shabaab. To put it in a nutshell, al-I'tisaam's supportive role was essential in the formative years, and the major defeat encountered by al-Shabaab was not, as claimed in the book, the loss of Mogadishu in July/August 2011, but the hostile attitude of most of the 'ulemaa who were close to that organisation after the summer of 2010 just before Hisbul Islam was forced to merge to avoid eradication. This split inside the Salafi Somali trend is essential to explain how al-Shabaab failed to gain more influence in Puntland and Somaliland despite a strong constituency in both regions.

This point leads us to discuss another debatable aspect of the book. While Stig Hansen is very clear at the beginning on the complexity of the movement, he increasingly focuses on the military narrative and loses what made his points earlier on so relevant: the fact that al-Shabaab is not only or simply a terror group but carries out important social tasks (in a debatable manner). After 2011, many Western observers emphasize the role played by Amniyat (secret police and hit squad) and often compare it to a Mafia.³ In doing this, they miss an important point. Had the Amniyat been only a Mafia gang, the business people would have organised themselves to get rid of them, but Amniyat's existence is understood as part and parcel of a Jihadi group that develops religious and political discourses that are not always easy to contradict. The role played by the *d'awa* cannot be reduced to propaganda because al-Shabaab is not a secular organisation and its religious discourse has much stronger resonance than secularists would like to admit. It is because of this religious nature that al-Shabaab takes on board duties that make it different: clan reconciliation, reform of the Qoranic schools, occasional distribution of land, proclamation of the equality of believers have a strong resonance that goes much beyond the rank and file of the Jihadi movement. It sheds light on a point the book is at pains to explain: why the movement, despite all its defeats and its massive coercion of the population, is still able to recruit Somali youth in the country as well as in the diaspora.

Stig Hansen could also have considered much more carefully the role *d'awa* plays in the survival strategy of the movement and its ability to be seen as an 'avant-garde' for many Sunni youth. As he rightly underlines, the al-Shabaab leadership has always been divided on many important political and tactical issues and, at the same time, less prone to ideological discussions since most in the leadership do not share a sophisticated religious culture: Ahmed

Godane, its Amir, is certainly one of the few to master it, with Fu'aad Shangoole and 'Abdiqaadir Muumin coming next. When the movement is losing its constituency somewhere, it does not send additional troops and tough commanders, it sends its religious figures because they can still play a role that goes beyond secular functions. This situation points out to another aspect often mentioned in analyses but never really reflected upon.

After 2011, in fact from 2009 onwards, al-Shabaab has put greater emphasis on rural areas and has built there sanctuaries and training camps, whereas earlier, these used to be near big villages and cities. The explanation is not purely military: being far away from the tarmac roads is a good way to be protected. It also deals with two major features of Somali society. First, the Djibouti process that started early 2008 and the election of Sheekh Shariif Sheekh Ahmed (former leader of the Executive Committee of the Islamic Courts Union) in January 2009 brought a lot of troubles within the ranks of al-Shabaab and Hisbul Islaam. At that time, the main media in southern Somalia were hosting religious debates on all aspects of the Shari'a law that the new president had promised to enforce. The question that arises is therefore why there was still fighting. Only in rural areas were the people oblivious to those discussions since the radios could not reach those regions. It was a plus for al-Shabaab in a difficult moment. Another point was also considered by the al-Shabaab leadership: to apply pressure on clan elders or business people, it is better (and often easier) to control the 'homeland of their clan' rather than the neighbourhoods they are settled in.

The connections with al-Qaeda are seen for what they have been, fluctuating and relative in many regards despite the fundamental commitment of a core group in the leadership. Yet the author could have been more nuanced on the loyalty shown by many commanders who had their own reading of the situation. In 2006, the al-Shabaab project was still confused for many in the leadership who were inclined to believe that the Islamic Courts Union could fulfil the role they envisioned for their movement. Many who were then in the leadership never became genuine Jihadists and gave up the movement or even politics at the dawn of the

Ethiopian intervention. Stig Hansen's book concludes at a time al-Qaeda's hold on the movement is reasserted. Without getting into details, one can surely say that its importance is greater after having helped solve the 'leadership crisis' in June 2013; that was the moment when internal tensions reached a high level but there was no political room for dissidents to leave the organisation and provoke a major split.

Should al-Shabaab activities beyond the Somali borders be understood as a spill-over of the Somali crisis? Stig Hansen's response is fundamentally right when he underlines the connections that existed from the very beginning between influential al-Shabaab figures and al-Qaeda in East Africa. He also describes in some details the recruitment of East Africans starting in 2009. The date is important because it is also from that moment that AMISOM, left alone following the departure of Ethiopian forces, started playing the leading military role in opposing al-Shabaab. Yet, with the intensification of the relations or the will to payback the support he got from al-Qaeda in internal controversies, the al-Shabaab leader seems to have developed a more ambitious project that could be described as an attempt to build a local Kenyan Jihadi movement rooted in grievances articulated on the Swahili Coast: an 'accidental guerrilla',⁴ as described by David Kilcullen. It is too early to say whether al-Shabaab is going to be successful, but the attacks carried out in 2013 and 2014 do not seem to have impacted the Kenyan Muslim communities as much as was expected by the Somali Jihadi movement: the reaction of the Kenyan state may be more successful in radicalising local Muslims.

Stig Hansen has chosen not to discuss in detail the policies followed by Ethiopia, Kenya and the US; only cursive remarks help the readers to follow the succession of badly planned moves and debatable attempts to curb the influence of the Somali Jihadi group. Certainly, the book raises good questions: Why are such ineffective policies not reviewed if not radically altered for being so dysfunctional? Why are the issues of engaging al-Shabaab and dealing with the underpinning reality it expresses simply taboo? Let us hope a decent answer won't be too long in coming. Somalia deserves peace once and for all.

Notes

1. 2013, *Conducting terrorism field research: A guide*, London: Routledge.
2. Of course, it is not the first to provide a more comprehensive analysis of al-Shabaab and that does not limit itself to the security-centred approach. Among others, one can cite a few ICG reports (and especially the very last one published in June 2014), Ken Menkhaus's work, including the latest article published in February 2014 in *CTC Sentinel*, "Al-Shabaab capabilities post Westgate", and my own work (notably the one accessible at [http://www.sciencespo.fr/cefi/sites/sciencespo.fr/cefi/files/art_RM2.pdf](http://www.sciencespo.fr/ceri/sites/sciencespo.fr/cefi/files/art_RM2.pdf)).
3. Matt Bryden, February 2014, *The Reinvention of al-Shabaab. A Strategy of Choice of Necessity?*, CSIS, available at http://csis.org/files/publication/140221_Bryden_Reinvention_of_AlShabaab_Web.pdf.
4. David Kilcullen, 2009, *The Accidental Guerrilla. Fighting Small Wars in the Midst of a Big One*, New York: Oxford University Press.



In this edited book, Obadare and Willems aim to identify the 'arts of resistance' in African politics. What the book offers is a set of engaging and interesting case studies of political agency, largely out of sympathy for the 'everyday', the local, and the socially 'thick'. Many of the chapters rely on primary research data and bring us insights that only specific case studies can. The book as a whole gives us an open-minded, pluralist, and unorthodox perspective on the nature of political agency. This means that the editors and contributors eschew a single interpretation of the nature of agency, whether it be that of the liberal citizen, the class-derived peasant or worker, or the national-culturally authentic community member (autochthon). There is a generally-accepted view that agency is complex and to a degree fluid: defined through interactions of class, gender, culture, history, contingency, and choice.

So far, so good. Read in this spirit, individual chapters generally stand up well. But, what is the book saying about the arts of resistance? This is less clear. Willems and Obadare certainly want to emphasise the centrality of resistance. For them, resistance is a concept that has to be opened up to be of use in analysing contemporary African 'pavement politics'. In the editors' view, it is those practices that 'transform, co-opt, undermine, reproduce or reinforce the postcolonial African state' (p. 7). And, herein lies the problem. Let us put it as a thought experiment: once one has accepted that civil political agency involves (by definition) some form of relationship between political action and the state, what kind of political action can one imagine that is *not* encompassed by Willems and Obadare's categorisation? I would suggest that there are none. Consequently, the big editorial issue concerning the conceptualisation of resistance is that every facet of 'everyday' civic agency – street protest, riot, attending political rallies, the formation of a pressure group, the political aesthetics of art and performance, 'hidden' discourses of gossip, trickery, the appeal to patrons for favour, the mixing and switching of allegiances, and public chat – is part of the resistance repertoire.

This might seem pleasing to those who fear the 'Eurocentric' or 'structuralist' constraints of social science; who wish to recover in full African agencies; who find themselves attracted to the multiplex. But, the authors' insistence on using the term 'resistance' begs the question: resistance against what? And, closely behind, resistance for what – or driven by what kind of notion of liberation? This second question is a necessary corollary because, if there is no connection to some form (however heroic) of liberation, then resistance is better understood as negation: the rejection or destruction of a political relation or identity. And, in this terrain, we are really analysing either forms of 'exit', or non-civic politics more centrally defined by violence and profound political rupture.

Between Agency and Liberation: The Slippery Subject of Resistance

Graham Harrison

Civic Agency in Africa: Arts of Resistance in the 21st Century

by E. Obadare & W. Willems, eds

James Currey, 2014, 256 pp., £45hb, ISBN: 9781847010865

So, the book's thematic focus is caught between two impossibilities: one which defined resistance away as every form of localised civic agency, and the other dealing with resistance whose cause and enemy is entirely undefined. One can see the tensions that this produces throughout the chapters. Each of the authors has been asked to engage with the concept of resistance; and each has done so in their own fashion. As a result, the meaning of resistance might mean 'the construction of citizenship practices'; the practices of complex subalternity; assertions of ingenious accumulation; quietly-voiced critiques of the state which might contain protean citizen identities; articulating a 'real' critical voice to the masses; identifying ambivalence in fixed political discourses; sober reflections on political realities; the affirmation of localised feelings of belonging; and a heterogeneous set of resistances that includes 'resistance to the expression of resistance' (p. 204). These renditions of the meaning of resistance come from each of the chapters and I think they clearly represent the danger of making a concept too fungible.

It matters what resistance means. If we are going to keep the concept of resistance in our academic lingua franca, then it should have some distinctiveness from, say, civic activism, everyday political agency, autonomy and non-domination, and the many other kinds of political ontology. The starting point for the editors and the individual chapters do offer a slender connection between the various political agencies explored and the concept of resistance which is perhaps best condensed into a political aesthetic: of local or small-scale actions against some kind of large and powerful political agency or structure; in other words, the resistance of the subaltern against the great structures of politics. The chapters are, in varying degrees, stories of action by those with little power in adverse conditions. As the editors put it, resistance relates to those who have been dispossessed of their humanity: 'short-changed, upstaged, or displaced... by the economic and political ideologies imposed and promoted by an ascendant neoliberalism' (p. 19). So, resistance against neoliberalism? That would be familiar enough: the term 'neoliberalism' indeed has encoded within it an ontology



of resistance and critique because it is a word coined and disseminated by those wishing to challenge the economics of the free market and the politics of liberal governance.

But, the two thematic chapters – one by the editors and another by Sabelo Ndlovu-Gatsheni – do not identify in this way. Both chapters define resistance against an even broader set of forces: the state, 'the global', historical legacies. Ndlovu-Gatsheni introduces the rather vaguely-defined concepts of subjectivation and coloniality which, whilst seeming roughly intelligible within a broadly Foucauldian and post-colonial tradition, do not give us a sense of how we might clarify conceptually and analytically the meaning of resistance. Indeed, for Ndlovu-Gatsheni, resistance is posed against colonialism, modernity, Eurocentrism, imperialism, and post-colonial states. Both chapters also allow for a broad range of forms of resistance action: struggle against, reconciliation with, 'sly civility' and autonomy from. In essence, defining such great forces as oppression and such diverse forms of action as resistance creates the corollary that a great many (all?) political agencies can be in some sense defined as resistance.

So, to explore the question 'resistance against what?' we can look at the case study chapters. For some contributors, the answer lies in the state. Perhaps this is most clear in Susan Thomson's chapter on peasant resistance in rural southern Rwanda. To draw on James Scott's popular categorisations, the kind of resistance that Thomson narrates from her meticulous research is the most hidden of hidden transcripts. Indeed, she honestly identifies the ways in which the inter-subjectivity of the interviews *generates* the beginnings of a resistance to top-down state fiat. Here, we can see connections with a broader tradition of agrarian historiography in which peasant societies resist authoritarian state national projects. They might do this by tricking the state – boiling the seeds of a government-driven farming enterprise so that the crops don't grow and therefore need no tending, for instance. They might do this through acts of evasion – constructing 'Potemkin' government villages whilst maintaining residences and plots elsewhere. It might involve the beating up of a visiting tax officer, or it might involve participation in open and armed rebellion. In an age of enclosure, it might involve the cutting of fence wires.

These forms of agency can recognisably be defined as resistance against states and they can generate a set of questions about categorisation and assessment.

These examples can be found in various parts of Africa, but tend to be more easily performed in countries where the state's presence is fragile and/or where there remain extensive spaces that peasants can move into. Neither of these conditions pertain to Rwanda, which is a central reason why resistance is difficult to identify *sensu stricto*. Might it not be better to identify the surreptitious 'gossip' that takes place in marketplaces or bars, or the deployment of laughter and an absence of clapping in public meetings, certainly as agency but of a kind that is different to resistance? This is not a judgement that makes one categorisation of political action 'better' or 'more developed'; but I do think that, analytically, we can draw different and more exacting kinds of insights from keeping these two forms of action separate. Let us for now imagine that the 'gossip' and equivocal public performance aspects can be categorised as 'insurgent citizenship': making identifications of political agency that are addressed towards the state as much as against it; contesting the content and nature of what it means to be a citizen within a state.

Most chapters want to find forms of culturally-embedded, inventive, and diffuse insurgent citizenships. Again to follow Scott (who is a major influence throughout the book), there are many transcripts: radio, comedy, music... The principal value of these chapters (Mhlambi, Musila, Hungbo, Schulz, and Hammett) lies in their excavation of creative civic agency in varied locations. In these examples, we see both creativity and a kind of aesthetic value within which imagery (graphic, musical, and verbal) attempts to 'speak to' expansive notions of citizenship.

Other chapters are less easily located within a (proposed) insurgent citizenship understanding of political agency. Indeed, as with the Thomson chapter (and in varying degrees other chapters), the chapter by Lindell and Ihalainen as well as that by Ndjio offer an ostensible struggle against. This time, the antagonist is some form of neoliberalism. In both of these strong chapters, we see what one might characterise as a 'stronger' kind of agency: challenging the authority of the law or the police in direct and physical ways; remaking spaces; manipulating the signifiers of propriety and property. In one case (Lindell and Ihalainen), this involves the complex agencies of street traders, moving and being moved, remaking mercantile spaces in spite of and against the planners' templates. In the other case (Ndjio), it involves globalised financial fraud of a 'cosmopolitan' kind that remakes the remit of citizenship and territory. But, even if one is struck by what appears to be a bolder set of public activism here, compared with the more soft-spoken and discursive

agencies of the other chapters, this does not necessarily mean resistance.

Neither chapter identifies a 'moral economy' against neoliberalism. Instead, each chapter is keen to identify complex forms of agency that are difficult to pin to one kind of political telos. Nevertheless, both chapters reveal a salient trend of what might be called assertive neoliberal subjectivity. The promise of neoliberalism as an ideology (not necessarily its reality) is of greater space to accumulate, of intensified forms of consumption and pleasure, of more mobility, risk, and power. This is the 'spirit' of neoliberalism, its quasi-

religious appeal to all within its throes. It seems that in the Kenyan, Cameroonian, and Nigerian cases (each of which, from a political-economy perspective, provides country cases where capitalism has experienced extended periods of growth) vernaculars of the 'cunning thief' and the neoliberal celebration of the entrepreneur (which, remember, translates roughly as enter and take, or in English more crudely 'smash and grab') marry effectively to produce agencies of commercial individualism, mobility, and ambition. As with a great many historical experiences of

'entrepreneurship' (itself an ideological term), this may or may not invoke respect for the law of the state when faced with the law of the market.

So, there is a sense in these chapters that the agency that seems to be driving a great deal of the dynamics of hawking and fraud is closely familiar to the law-abiding entrepreneur. And, the norms embedded within agency are ones that relate strongly to profit margins and risk: norms that neoclassical economists assume drive the deliberations of homo economicus in the marketplace. Hence the suggestion of assertive neoliberal subjectivity.

Civic Agency in Africa is a great book. There is an editorial identity to the book that suggests an open-minded approach to civic agency in Africa which is laudable. Most of the chapters do a good job of exploring in fascinating ways civic agencies in the everyday and at the local level. That the book (in this reader's view at least) maintains a core equivocation concerning the conceptualisation of resistance leaves us with an interesting question: how can we devise workable concepts for the energetic and extremely diverse forms of civic agency throughout Africa that allow us to move beyond a celebration of diversity and agency for its own sake?



This collection attempts a critical evaluation of Europe's relationship with Africa in historical perspective. It offers a focus that is at once institutional (i.e. vis-à-vis the African Union (AU) and European Union (EU)) and political (drawing on the experiences of the institutional actors at national and regional levels). The book commences at the Conference of Berlin in 1884, which decided the fate of the African continent, and draws its implications for current Africa-EU relations. It covers a variety of topics, including economic integration and security governance. At the heart of this work is a search for change in the dynamics of the postcolonial relationship engendered by the Joint Africa-EU Strategy (JAES) of 2007. The book justifies the intellectual inquiry into contemporary Africa-EU relations by the on-going shifts within the international political economy.

Importantly, this volume is framed within the discursive construction of Europe's continued relationship with Africa, Eurafrique, a relationship grounded in past colonial history. Whereas some qualitative changes have occurred in their relationship since decolonisation begun, Africa and Europe have not yet extricated themselves from some of the constraints of the past, a sentiment that is captured in the conclusion. Divided into six parts, and consisting of twenty-two chapters, this is a book that addresses a diversity of policy areas and research interests and thus appeals to just about anyone who is interested in both the historical and contemporary dimensions of politics, economics and development in Europe's encounter with Africa.

The first part of the collection describes how key moments in the history of Europeans' engagement in Africa have shaped the detrimental dimensions of Africa-EU relations. This is indeed the argument intended to frame the collection. One of the insights offered is the fact that, although economic and purportedly postcolonial in nature, the relationship with the African, Caribbean and Pacific (ACP) countries was not benign, and the

suggestion is made that Africa should not be seeking a privileged relationship with Europe, but rather seek to break with Europe in favour of emerging powers; yet, new relations with emerging powers will necessarily come with their own baggage.

In any case, one of the questions raised early on in the book is whether the AU models itself after the EU. Chapter 3 examines the relationship between the two, using a comparative approach to juxtapose the similarities in both institutions. Yet, I would suggest that because the impetus for these two institutions is different and woven into the fabric of institution building, the AU is more than a replication of the EU, rather an attempt to adopt best practices in regional integration. Moreover, the 'EU as a model' construct is firmly challenged in the subsequent chapter by someone who was at the heart of the institutional design. This example reflects one of several issues of internal coherence within the volume that is left unaddressed by the editors. Nevertheless, one gets the sense at the end of this part that, despite the lengthy engagement between Africa and Europe, efforts to establish a new dynamic association that underscores the positive relations between both continents and their institutions is still elusive. For Africa particularly, Adebajo advocates a more systematic approach

Rethinking Africa's Future beyond its European Past

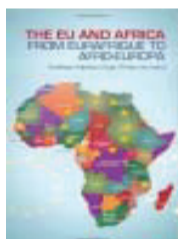
Toni Hastrup

The EU and Africa: From Eurafrique to Afro-Europa

by Adekeye Adebajo and Kaye Whiteman, eds

Wits University Press, 2012, 320pp., £25

ISBN: 9781868145751pb



that identifies the key priorities of the new integration project, sequencing the process of integration and especially dedicating more resources to the institutional development at the continental and sub-regional levels.

Part Two is very much focused on the processes of regional integration so far and their implications for the political, economic and strategic relationship of Africa and Europe. Here, Africa's integration story is situated in the development of its (sub-) regional economic communities within a capitalist paradigm of development and underdevelopment. The analysis of Africa's regionalisation contributes agency to the African integration narrative, which is invaluable for the acquisition of core knowledge on regions and integration.

This section begins a recurrent thread of the book that criticises the Economic Partnership Agreements (EPAs) of the EU. In particular, the focus here is on the threat to Africa's developmental aims, including regional fragmentation supported by market-driven liberalism. Certainly, by undermining regional cohesion, the EU challenges its own external relations strategy, which claims to support regionalism elsewhere and indeed claims normative eminence in this area. The EPAs illustrate this first instance of internal inconsistencies in the EU's foreign policy approach towards Africa. However, while many Western civil society advocates critique these

divisions for economic purposes, they seem to encourage it for other purposes arguing that a holistic approach to Africa risks homogenisation. It would seem then that wariness of EU institutions with regards to this issue of fragmentation is justified just as much as that of civil society organisations. Unfortunately, the volume does not engage much with civil society perspectives. Further, while Africa's drive for regional integration is fiercely defended, there is no challenge to the assumption that the neoliberal paradigm can offer something that differs from the EPAs, which are depicted as effectively forcing liberalisation on relatively weak economies in Africa.

As is often the case in any discussion on Europe's relationship with Africa, the point of departure for a substantive portion of the book is the development and economic dimension of Africa-EU relations. First, De Vos suggests a particular frame for understanding Africa-EU relationship: that of a corporation best tended by the much-criticised Washington Consensus,¹ while highlighting the importance of institutions and leadership, a perspective that is often absent from social science discourses but has recently found analytical resurgence. Similar to the econometric analysis of Africa's investment environment later on in the book, which seems to miss the point about striving for human development, there is a glorification of the neo-liberal ideal of economic governance. While rightfully noting that, contrary to the inferred aims of the editors, limited infrastructure undermines development, there is no coherent engagement with the question: to what extent has European political engagement on the continent brought about this underdevelopment? The unquestioning acceptance of the neo-liberal model for development is especially disconcerting for this reason and offers an uncritical and ahistorical assessment of Africa's relationship with Europe.

In the assessment of the EU's strategic partnerships, South Africa stands apart from the rest of the continent due to its history of apartheid.

Historically, Europe's engagement with apartheid South Africa lacked coherence: whereas Britain maintained strong ties to the racist regime, Scandinavian countries, for example, were outright critical, while the European Commission tried to maintain neutrality. While EU-South Africa relations are presently very different, the continued practice of setting South Africa apart from the rest of Africa raises the question of whether this difference is good for Africa-EU relations in general, as it undermines Europe's approach to the whole of Africa. Yet, it cannot be expected that South Africa itself would give up this privileged position either. Similarly, north Africa, which is often set apart, is treated with the rest of the continent in this volume, giving more breadth to typical assessments of Africa-EU relations by addressing EU instruments outside of the ACP Agreements, and the 2005 EU Strategy for Africa. These instruments, which frame most of north Africa's relationship with the EU as a whole and, to an extent, bi-lateral engagements with specific European countries, includes the Euro-Med Partnership, the European Neighbourhood Policy (ENP) and, lately, the Union for the Mediterranean. These instruments purportedly seek to establish joint ownership. Joint ownership suggests that both the EU and the north African countries share certain values and common interests, which are then reflected in the resulting policy approaches. In short, joint ownership is intended to challenge the pernicious implications of conditionality within development assistance. However the asymmetries in Europe's relationship with countries in the Global South suggest that the assumption of common values and interests is problematic, because it assumes shared meaning by all actors. Recent missteps in the wake of the Arab Spring and in Europe's perception of north Africa as a source of extremist threats are clearly misguided. This chapter underscores a key argument of the collection, which is that the EU's relationship with Africa must be restructured not only in words, but also in deed.

Undertaking a critique of the EU's strategic partnerships, Shada Islam highlights the internal inconsistencies in Europe's foreign policies – another key theme of the volume. Long thought to have credibility only as an economic power, the EU seeks to shed this singular identity by overstressing itself with its many strategic partnerships. An assessment of Asia, especially India and China, albeit marred by many inconsistencies, is undertaken to highlight lessons for Africa-EU relations. First, the purposes of these partnerships are unclear. Yet, this is not surprising, given that the EU itself has been accused convincingly of lacking a grand strategy with which to reinforce its desired credibility as a holistic international actor. Second, while the opportunity for a systematic cooperation on Africa is provided in the engagements between Europe and Asia, nothing substantive has yet to come of

it. One reason often given for the lack of cooperation between China and Europe on Africa, for example, is that both are in competition for the 'affection' of African countries. Yet, Carbone's² assessment suggests that the real reason is the lack of consistency within the EU's external relations, which has translated into missed opportunities for trilateral collaborative engagement on Africa.

While the suggestion is made that the special relationship between Africa and Europe is seen as eroding in favour of other multilateral groupings like the G8 and G20, the questioning of the idea of Eurafrique challenges this assertion. If anything, there is more EU-led engagement in Africa, even if one may argue that its relative influence is waning. Europe clearly remains engaged in Africa, politically, economically and socially, and while there is more engagement between other G20 members and African states, there is no substantive correlation between an increase in these new relationships and decrease in Africa-EU relations. In any case, the EU's commitment to effective multilateralism should ultimately promote closer ties between Africa and other multilateral bodies as a normative imperative of its foreign policies. Part 3 concludes with a descriptive analysis of the EU's Common Agricultural Policy (CAP) – a harmful policy whose existence contradicts the EU's stated aims of supporting Africa's development. CAP typifies the power asymmetries and inconsistencies in Europe's Africa policies.

In perhaps the most thematically coherent section, Part 4 focuses on security governance. The first chapter of this section is an overview of recent cooperation between the AU and the EU. Security governance and cooperation are situated in existing economic and development relations, emphasising a nexus between security and development. The chapter evaluates institutional innovations in both Europe (through the Common Security and Defence Policy (CSDP)) and Africa (through the African Peace and Security Architecture (APSA)), which have both supported the expansion of the areas of cooperation between Europe and Africa.

Yet, security governance in Africa is uneven, with the EU engaging only when its member states are all in agreement, despite the guiding framework of the JAES. Nevertheless, security signals the potential for change in Africa-EU relations, given the commitment and necessity for African elites to take ownership of the processes of security and the general unwillingness of the North to engage in African crises. Where security is increasingly linked to development, it might provide an entry point to correct the asymmetries in Africa-EU relations, although it may also be manipulated so that development is militarised. The subsequent chapters in this part explore the practicalities of EU mission planning and implementation, in addition to the

political dimensions of EU security engagement outside of Europe – in the Great Lakes, Chad, and Central African Republic. Importantly, Europe's security engagement in Africa has served as a way of bolstering the EU's image as a global security actor while helping to shape its strategic culture. Yet, focusing on Africa's security challenges for Europe, while consistent with Eurafrique, cannot be the priority in European support for African security. As set out in the JAES, Europe must consider African initiatives and priorities first in order to truly transform relations and contribute to sustainable security and development on the continent.

Part 5 examines some of the key European players whose colonial legacies have dictated a certain caution in their approach to Africa and who continue to influence EU policies towards Africa, both positively and negatively. Whereas both France and Portugal continue to intertwine their destinies with Francophone and Lusophone Africa respectively, Britain's engagement has been ambivalent at times and much more dispersed on the continent. The image of France evoked in this section is one that depicts a pernicious hegemon lording it over passive victims. While France's postcolonial role in Africa is at best controversial and at worst neo-colonial, this contribution is often polemical and lacks a critical approach, thus rendering Africa and Africans impotent and without any agency in the past six decades. This depiction is as dangerous as the problematical elements of France's foreign policies. Further, it is in stark contrast to the more balanced assessments of Williams (on Britain), Vines (on Portugal) and Hammerstad (on the Scandinavian Countries)

The analysis of Portugal's 'new' role as mediator between African countries and EU member states is worth noting, especially as Portugal, acting for the EU, has been central to the drive for transformation, hosting the Africa-EU Summit in 2007 and the launch of the JAES. In northern Europe, the assumption that Nordic, especially Scandinavian, countries converge in their Africa policies is challenged. At the heart of this story on Danish, Norwegian and Swedish foreign policies is the argument that national interests, framed in different ways, have resulted in less cooperation between these three countries on Africa despite existing mechanisms of cooperation. It is clear then that, despite increased Europeanisation of certain aspects of foreign policy, individual European countries still have a significant role in Africa-EU relations

In the final part of this collection, three chapters address the issue of migration and race in Africa's relationship with Europe; the section concludes by revisiting the idea of Eurafrique in the postcolonial environment. European countries have been especially criticised for their heavy-handed approach to immigrants from Africa, a criticism that became louder with the tragedy at Lampedusa

in 2013 that saw the death of over 360 African migrants in search of a better life in Europe. The increasingly impenetrable fortress that is Europe encourages human traffickers and organised criminal groups. Yet, European countries continue to respond to migrant flows, not by tackling the root causes of flight from African countries but by enacting draconian laws that engender a negative narrative of immigration, implying economic and social burdens on the so-called indigenous populations. Yet, as the concluding chapter of this book suggests, if only Europe would consider outsider perspectives, such as those from sending countries for example, mutual partnerships can help to avoid future tragedies; but this is a lesson that is yet to be learnt.

Indeed, for the EU to leave the confines of the Eurafrique problematic, which has been determined by Europe's dominance in and outlook on international relations, it must pursue a more global outlook that has the rest of the world, rather than Europe, at its centre. Although European countries would hardly abandon their own self-interests (after all, they have responsibilities for their citizens at the very least), a global outlook that might help Africa-EU relations to achieve the core aims of the JAES, including partnership and joint ownership between Africa and Europe, is essential to a mutually beneficial future.

Despite its astute observations, this book does have some fundamental weaknesses that potentially detract from its overall message of change. One such weakness is the attempt to use the discursive construction of Eurafrique as a unifying theme. The application of this idea within the volume is patchy and serves only as a descriptive term for the European perspective of its encounters with Africa rather than a substantive or coherent theory. The lack of theoretical coherence makes it challenging to resolve some of the important contradictions in the positions of the contributors, as already highlighted. Nowhere is this more evident than in the chapter on race and transformation in global governance, an extremely fascinating essay by one of Africa's eminent sons, Ali Mazrui. Yet, although fascinating, this chapter represents a thematic outlier and its contribution to contemporary Africa-Europe discourses is unclear.

Further, in parts of the volume, authors seem confused about the differences between the EU's Africa Strategy of 2005 and the JAES of 2007, sometimes using them interchangeably. This inconsistency permeates the entire text and leads to some confusing assumptions about the nature of these two important policy frameworks and especially their relationship to each other. While depicted as an extension of the 2005 strategy, the JAES is a response to the criticisms of the 2005 framework. The main criticism of course was that the EU Strategy of 2005 failed to consider what Africans wanted in their relationship with

Europeans, a sentiment that persists to some extent. The failure to acknowledge the contributions of African policymakers, civil society actors and citizens to the basic framework of Africa-EU relations is also to deny Africa's agency in international affairs, however flawed or limited in its reach.

Like many similar works, it does not truly leave the policy realm.

This volume is nevertheless essential for those seeking to understand the ongoing evolution of Africa's relationship to Europe.

Notes

1. D. Rodrik, 2006, 'Goodbye Washington Consensus, Hello Washington Confusion? A Review of the World Bank's Economic Growth in the 1990s: Learning from a Decade of Reform', *Journal of Economic Literature*, 44, 4, pp. 973-987.
2. Maurizio Carbone, 2011, 'The European Union and China's rise in Africa: Competing Visions, External Coherence and Trilateral Cooperation', *Journal of Contemporary African Studies*, 29, 2, pp. 203-221.



Jean-Michel Djian nous propose ici un ouvrage collectif sur l'histoire de Tombouctou et ses manuscrits. Avec la collaboration de l'écrivain Cheikh Hamidou Kane, le président de l'Association des historiens maliens Doulaye Konaté, le premier directeur du centre Ahmed-Baba de Tombouctou Mahmoud Zouber, le philosophe Souleymane Bachir Diagne, le professeur d'arabe et spécialiste de l'ajami, Georges Bohas, le prix Nobel de littérature 2008 Jean-Marie Gustave Le Clézio, il nous livre des textes d'une grande beauté, illustrés par des photographies de manuscrits réalisées par Seydou Camara.

Jean-Michel Djian a enquêté, exhumé et sélectionné pour nous ces manuscrits dans un ouvrage dont la richesse scientifique et iconographique nous interpelle et interroge notre lecture de l'Afrique. Les principales questions que nous soulèverons sont de savoir, entre autres, ce que nous apprennent ces manuscrits qui ont été oubliés pendant des siècles. Comment expliquer cet oubli et/ou cette indifférence à leur égard ? Comment justifier leur redécouverte lente et tardive ? Nous devons admettre avec Souleymane Bachir Diagne, dans la postface de l'ouvrage, que comprendre ce que nous disent Tombouctou et ses manuscrits est essentiel pour nous car l'histoire intellectuelle de l'Ouest africain est à écrire.

Secrets, mythes et réalités, tout d'abord d'une cité énigmatique et mystérieuse du Nord-est du Mali, sur l'arc du Niger, foyer intellectuel au moyen-âge, présentée dans l'ouvrage comme un espace commercial et cognitif. Jean-Michel Djian nous invite (p. 49) à nous intéresser à la carte de l'Afrique au XVe siècle (p. 12) pour comprendre la situation privilégiée de la région tombouctienne. Voilà près d'un millénaire, indique l'incipit de l'ouvrage, que la plus énigmatique des cités du Sahel, nargue l'humanité, tantôt par son commerce, tantôt par son patrimoine intellectuel et architectural.

Carrefour commercial, Tombouctou cité prospère connaîtra son âge d'or au XVIe siècle, sous la dynastie des Askia de Gao (1493-1591). Les richesses intérieures de l'Afrique étaient échangées notamment contre le sel, les armes, les étoffes et les chevaux. Au moment de cette apogée, les principaux itinéraires partaient de Tombouctou pour se diriger vers le nord,

Les manuscrits de Tombouctou : un moment de l'histoire africaine

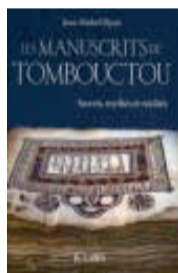
Aïcha Benamar

Les manuscrits de Tombouctou: secrets, mythes et réalités

Jean-Michel Djian

Editions JC Lattès, Paris, 2012, ISBN : 978-2-7096-3954-5, 192 pages, 25€

l'est et l'ouest de l'Afrique. Au temps de Gao, affirme Hamidou Magassa (2012), le sel tenait lieu de monnaie dans tout le pays. Désormais, le commerce transsaharien enraciné à Tombouctou rayonnait à travers toute l'Afrique occidentale et orientale.



Cette histoire fut soulignée quand l'archéologue allemand Heinrich Barth découvrit l'existence du *Tarikh es-Soudan* : des chroniques rédigées en arabe vers 1650 par Abderrahmane es-Sa'di. *Tarikh es-Soudan*, découvert dans les entrailles de la mosquée Djinbareber, est rapporté en France par Félix Dubois en 1896. Ces chroniques de 800 pages qui consacrent un long chapitre à la fondation de Tombouctou, sont complétées par *Tarikh al-Fettach* de Mahmoud Kati, retraçant des pans entiers de la vie sociale, et mettant particulièrement l'accent sur la solidité des institutions, la liberté politique, la pureté des mœurs et la sécurité des personnes et des biens dans l'empire. Parmi les personnalités remarquables de l'Empire, Mahmoud Kati fait découvrir au lecteur le savant Abou Abbas Ahmed Baba : juriste, lexicographe, grammairien qui s'était occupé de science toute sa vie.

Selon Cheikh Hamidou Kane, un des contributeurs à l'ouvrage, il existe une source écrite antérieure aux *Tarikhs* qui témoigne de la sophistication du pouvoir politique et de l'importance accordée à la chose publique. Il faut sans doute noter que l'intérêt de ces *Tarikhs* réside dans le fait qu'ils fournissent des renseignements d'autant plus précieux qu'ils proviennent de témoins avertis des événements politiques de leur époque

comme Abderrahmane es-Sa'di ou Mahmoud Kati. Dans la masse de documents découverts à Tombouctou, il est question notamment d'organisation politique : les traités de paix ou mises en garde actées entre responsables politiques sont nombreux.

Carrefour intellectuel, Tombouctou cité florissante attirait enseignants et étudiants protégés par l'empereur du Songhaï, notamment l'Askia Mohammed. C'est là que se partageait et se propageait le savoir. L'enseignement et le livre y prospéraient et tous les métiers en profitaient : traducteurs, copistes, libraires, relieurs. En fait, Tombouctou abritait alors l'une des plus prestigieuses universités du monde musulman, l'Université de Sankoré. La ville compte trois mosquées dont la mosquée de Djinbareber, datant de 1325, qui constituait un important foyer d'épanouissement intellectuel et spirituel et symbolisait, à elle-seule, l'immanence tombouctienne. Les quelques vingt-cinq mille étudiants, qui représentent le quart de la population totale, affluent de toutes parts. La ville compte près de cent quatre-vingt écoles coraniques. Dès lors, l'immensité du territoire contrairement à l'idée qu'en donnent les voyageurs européens du XIXe siècle n'a jamais été cet espace vide qui sépare l'Afrique du Nord lettrée des régions subsahariennes primitives et obscures.

Dès le début de son histoire, affirme l'auteur, la cité tombouctienne est administrée par le droit et la justice. Jean-Michel Djian mentionne avec des preuves photographiques à l'appui, un traité de bonne gouvernance, du XVe siècle, qui témoigne d'une société africaine administrativement sophistiquée. Cette réalité passait nécessairement par une justice écrite, sans cesse

débatte et actualisée par les lettrés et des juges, dont les manuscrits exhumés constituaient l'illustration vivante. La notion d'État était solidement ancrée dans l'Empire. Les Songhaï avaient mis en place une organisation étatique qui n'avait rien à envier à celles qui existaient en Europe ou ailleurs. Le recueil de *fatwa* et *nazila*, présenté par Mohamed Hamady de l'Université de Nouakchott, illustre clairement la situation de l'Afrique ancrée dans l'histoire et la civilisation. La terminologie des fonctions démontre un haut degré de raffinement dans l'art de diviser le travail. Autour du souverain, nous retrouvons des personnages enclins à se spécialiser dans un domaine de compétences : ils sont marabouts, ulémas et cadis, Songhaï et/ou étrangers. Selon l'auteur, la fabrication du savoir à Tombouctou ne ressemble à aucun système éducatif connu jusqu'alors. Contrairement au mythe répandu, il n'existait pas d'université à proprement parler mais un certain nombre d'écoles dans la cité.

« Secrets, mythes et réalités » ensuite des *manuscrits* tombouctiens, d'une grande valeur patrimoniale, fournissant un matériau scientifique indispensable pour appréhender la complexité culturelle d'une région, longtemps regardée comme illettrée et éclairant une part de la civilisation du monde, restée sans visage. Selon Jean-Michel Djian, environ trois cent mille ouvrages datant du XIe au XVe siècle, même si ce chiffre fait actuellement débat, seraient encore aujourd'hui conservés dans la région, sans compter les collections privées détenues par les habitants des régions de Kidal, Gao, Ségou ou Kayes. Ceci contribue forcément à la destruction du mythe selon lequel l'Afrique noire a une histoire orale seulement. Rédigés en arabe et en langues locales, sur des omoplastes de chameaux, des peaux de moutons, de l'écorce et parfois du papier, dont les plus anciens datent des XIIe et XIIIe siècles et les plus récents du XVIIIe ou XIXe siècle, ces textes ne sont pas que des écrits religieux mais entre autres des principes de gouvernance, des traités de médecine, de mathématiques, d'astronomie, de droit. Tout est noté, commenté, référé : le cours du sel et des épices, les actes de justice, les ventes, les précis de pharmacopée (dont un traité sur les méfaits du tabac), des conseils sur les relations sexuelles, des précis de

grammaire et de mathématiques. L'attestation de ces corpus écrits dément le cliché de la civilisation africaine exclusivement orale, qui persiste encore de nos jours et brise le mythe de la société tombouctienne sans écritures. C'est à Gao, à la période où l'islam a pénétré l'Afrique à la faveur des Zenata et des Senhadja, que l'on trouve les premières traces de l'écriture arabe. On les repère, selon Constant Hamès (cité par l'auteur), sur des stèles funéraires consacrées à des personnages que la tradition orale a oubliés.

Les manuscrits, affirme l'auteur, à l'exemple de la mémoire collective africaine, sont dispersés à travers Tombouctou et ses environs, d'où leurs noms mais aussi dans tout le grand Sahara. Certes, leur nombre fait débat dans le sens où tous n'ont pas été répertoriés. De plus, ils se caractérisent par une présentation spécifique sous forme de folios séparés, non reliés par une couverture en cuir, dont la plupart comportent des notes marginales.

Après l'effondrement de l'empire Songhaï au XVII^e siècle, lisons-nous, ces manuscrits ont été oubliés, conservés dans des cantines rouillées et des caves poussiéreuses, mangés par le sel et le sable. Mais les choses changent : les héritiers des grandes familles ouvrent des bibliothèques privées, l'institut Ahmed Baba est créé, l'Unesco et les chercheurs du monde entier s'y intéressent. Le professeur Georges Bohas estime que seulement

1 pour cent des textes sont traduits et 10 pour cent catalogués.

Et si le mythe de Tombouctou s'était construit au creux d'une ignorance, s'interroge l'auteur ? Ignorance, répond-t-il, des Européens hostiles à toute forme de remise en cause des dogmes gréco-romains de la connaissance universelle ; mais aussi, ajoute-t-il, des Africains opposés à toute transgression de la tradition de l'oralité. Pour l'auteur, le déni est dû à une raison géopolitique mais aussi, de manière plus persistante, aux tenants de l'oralité de l'Afrique et aux freins culturels et politiques qu'engendre cette idée reçue. En constituant l'incarnation de cette oralité, l'exemple des griots est donné à titre illustratif. Des historiens et surtout des africanistes français ont sillonné ces pays pendant de nombreuses années, mais n'ont fait aucun effort pour traduire ces documents. Il cite René Caillié qui, en 1828, a été le premier Français à atteindre cette cité des 333 saints, comme on l'appelle, mais, quand celui-ci a rédigé son ouvrage majeur sur Tombouctou, à aucun moment il ne cite l'existence de ces milliers de documents. Pendant des siècles, explorateurs et missionnaires, aveuglés par leurs croyances et préjugés, sont passés à côté de cette richesse. Les invasions et la colonisation ont fait le reste pour l'oubli.

L'auteur cite Octave Houdas, professeur d'arabe à l'École des

Langues orientales de Paris au début du XX^e siècle, qui a traduit pour la première fois en français le *Tarikh es Soudan*. Ce qu'il écrivait en 1913 montrait que ces populations à qui ils on est tenté de refuser toute initiative en matière de progrès, ont eu une civilisation propre et que la disparition de cet État relativement prospère est due, en grande partie, à des perturbations extérieures et des conquérants attirés par la richesse de la contrée.

Nous apprenons l'existence de bibliothèques privées, familiales, dotées d'un patrimoine fantastique écrit comme celle de Mamma Haïdara, gérée par Abdel Kader Haïdara, un des descendants d'une grande famille, Haïdara, dans laquelle Jean-Michel Djian a découvert certains manuscrits qu'il a fait traduire et qui ont fait l'objet de son ouvrage.

Parmi la vingtaine de bibliothèques privées à Tombouctou et de sa région, nous apprend l'auteur, celle de Mamma Haïdara est la plus importante. Y sont entreposés pas moins de 9000 manuscrits. Dans le domaine de la médecine, les découvertes relatées dans les manuscrits remontent à la deuxième partie du XIV^e siècle, montrant un certain degré dans l'art de soigner comme celui de pratiquer la chirurgie.

Mahmoud Abdou Zouber, dans le livre du patrimoine écrit au Mali, déclare qu'il est urgent de créer un groupe de recherche composé de spécialistes notamment ouest-africains, maghrébins

et d'autres horizons géographiques pour exploiter ces documents qui renferment des faits inédits.

En conclusion, ce voyage à Tombouctou, nous avons pu vous l'offrir grâce à une série de contributions aussi passionnantes les unes que les autres, qui ne demandent qu'à être développées et approfondies. Ces manuscrits que Jean-Michel Djian nous a dévoilés constituent la mémoire de notre Afrique subsaharienne. Ils révèlent par leur contenu une région de l'écriture, de la science, de la philosophie et de la tolérance. Il est important aujourd'hui de protéger ce savoir et de le rendre accessible à tous. Au vu de ce matériau inédit disponible, nous devinons qu'il sera possible un jour d'écrire un nouveau récit dans lequel l'Afrique tiendrait une place jusqu'alors ignorée. Pour Constant Hamès (2002), l'heure n'est ni à la synthèse ni aux conclusions, mais plutôt aux inventaires et aux hypothèses, pour les raisons qui tiennent surtout à l'état des relations scientifiques qui ont prévalu entre ce qui était considéré comme « arabe » et comme « africain ».

Références

- Hames, C., 2002, « Les manuscrits africains : des particularités ? », REMMAM, 99-100, pp. 169-182.
- Magassa, H., 2012 (dir), *Son savoir multiple. Première capitale de la culture islamique*, Paris : l'Harmattan.

À la lisière Sud du Sahara, le Sahel attire l'attention des observateurs de façon cyclique depuis les années 1960 déjà (avec l'indépendance des différents pays), et les causes en sont multiples : sécheresse qui, dans le passé, avait frappé de plein fouet des populations de pasteurs dont les troupeaux avaient été décimés (c'était le cas dans les années 1970), absence de véritables projets socio-économiques et instabilité politique porteuse de rébellions à caractère social et ethnique. Depuis ces dernières années, il est devenu un foyer de forte implantation d'organisations djihadistes nourries par le trafic de drogue qui a fini par constituer une plaque de fixation ici, les paiements de rançons liées aux prises d'otages, le contrôle des circuits d'armes venues de Libye, et encore plus la domination de populations souvent sans protection face à la fragilisation des États concernés.

Depuis le début de 2012 lorsque le *Mouvement national de libération de l'Azawad* (MNLA), qui s'était érigé en porte-parole des Touaregs du Mali, a cru instaurer dans la partie Nord du pays un État indépendant de l'Azawad, les choses se sont précipitées puisque *Al Qaida au Maghreb islamique* (AQMI) et les organisations qui

Sur la vulnérabilité du Sahel et la crise de l'État malien : éléments pour un état des lieux

Hassan Remaoun

Sahel : éclairer le passé pour mieux dessiner l'avenir

Laurence Aïda Ammour, Georges Berghezan, Ferdaous Bouhlel,

Frédéric Deycard, Charles Grémont, Berangère Rouppert et

Antonin Tisseron,

Préface de Louis Michel

Éditions GRIP, Bruxelles, 2013, ISBN : 978-87291-036-6, 134 pages,

13,90€

semblent lui être liées, notamment *Ançar-eddine* et le *MUJAO*, détrônent le MNLA et prétendent instaurer dans la région un État islamique. L'incapacité du gouvernement malien (ou son absence de volonté) à intervenir sur le cours des événements, va on le sait, susciter en mars 2012 un coup d'État militaire à Bamako, puis le 11 janvier



2013 l'intervention de l'armée française (opération *Serval*), officiellement dirigée contre les *djihadistes* qui avaient commencé une offensive vers le Sud du pays. Cette actualité brûlante et à l'enchevêtrement complexe a été à l'origine d'une série de publications produites par des journalistes, politiques et chercheurs dont l'objet est de scruter la trame des événements et de proposer des analyses aux publics intéressés.

Un de ces ouvrages¹ intitulé *Sahel : Éclairer le passé pour mieux dessiner l'avenir*, rédigé par un collectif de spécialistes coordonné par Bérangère Rouppert, retiendra notre attention parce que loin de se limiter à cibler la crise malienne, il nous propose de la situer dans son contexte régional en y incluant l'interaction avec des pays frontaliers tels la Libye, le Niger, la Mauritanie ou l'Algérie, mais aussi internationaux comme la France, les États Unis et l'Union européenne. En tout état de cause, même si la crise couvait depuis longtemps au Mali, l'évolution des événements en Libye, suite à l'intervention franco-britannique soutenue par l'OTAN et la chute du régime de Kadhafi (fin 2011- début 2012), ne pouvaient que précipiter la situation. Il est notoire que la Libye constituait un pays d'immigration pour les populations de la région, et que les Touaregs de différents pays en recherche de travail étaient, notamment encouragés par la propagande du leader de la *Jamahiriya* à s'y installer ou au moins à faire des séjours, en s'engageant parfois comme supplétifs de l'Armée libyenne. La chute du régime de la *Jamahiriya* allait laisser libre cours à un trafic puisant dans les importants stocks d'armes, parfois des plus sophistiquées, qui y étaient

entreposées. Non seulement les Touaregs fuyaient la guerre vers leurs pays respectifs, mais tous les réseaux islamistes implantés dans les pays voisins allaient en tirer largement profit, avec les retombées, en particulier sur un pays aussi déstructuré que le Mali, véritable ventre mou de la région.

Le Mali sous le « système ATT »

Instructive est de ce point de vue la contribution de Georges Bergehan ayant pour intitulé « La corruption au cœur de l'État malien ». Le chercheur montre en effet comment l'intervention occidentale en Libye a pu accentuer la décomposition de l'État malien, facilitant la tâche des narcotrafiquants et autres sécessionnistes. Même si l'auteur émet des réserves quant aux limites méthodologiques des analyses de l'ONG *Transparency International*, qui s'appuie moins sur les faits eux-mêmes que sur leur perception par certaines catégories sociales (en ciblant en particulier le secteur public), et par ses attaches idéologiques à la politique américaine, il lui emprunte des données édifiantes sur l'étendue de la corruption dans le pays, au niveau assez similaire en fait à ceux en cours dans la région.

L'auteur met cependant en relation cette poussée de la corruption et du clientélisme avec la vague de libéralisation économique des années 1980, puis avec le multipartisme introduit en 1991, tout en n'occultant pas les efforts éphémères du Président Alpha Oumar Konaré (1992-2002), et à certains moments de son candidat et successeur, Amadou Toumani Touré (ATT, 2002-2012) pour les combattre (ATT instituera notamment la fonction assez éphémère de *Vérificateur général*). Le « système ATT » va cependant surtout être caractérisé par un certain nombre de facteurs à l'effet néfaste pour le pays, parmi lesquels :

- un désengagement socio-économique et sécuritaire de l'État surtout dans le Nord du pays après l'accord signé à Alger le 4 juillet 2006 entre le gouvernement et le mouvement touareg. Les islamistes du *Groupement salafiste pour la prédication et le combat* (GSPC), fuyant l'Algérie, allaient en profiter pour s'y installer ouvrant ainsi la voie à la création et à l'implantation de *Al Qaida au Maghreb islamique* (AQMI) ;
- la recherche « de la paix » à tout prix » avec les rebelles et éléments criminels du Nord Mali » comme le relaient des organes de presse (p. 53), laissant la voie aux islamistes liés aux narcotrafiquants, marchands d'armes, et autres preneurs d'otages rançonnés pour financer² AQMI et des organisations qui lui sont liées, telles *Ançar-eddine* de Iyad Ag-Ghaly et le *Mouvement pour l'Unité et le Jihad en Afrique de l'Ouest* (MUJAO). Les moyens financiers captés par ces organisations allaient permettre de mobiliser largement les jeunes désœuvrés, réduisant progressivement la base du MNLA lorsqu'après plusieurs attaques de villes dans le Nord du pays, ce mouvement s'aventurera à proclamer l'indépendance de l'Azawad (6 avril 2012) ; ceci d'autant plus que les autres populations minoritaires du Nord-Mali craignaient d'être encore plus marginalisées par les Touaregs.

Le gouvernement malien, surtout sous le régime d'ATT, avait pourtant bénéficié de différents programmes d'aide et de soutien international qu'il n'a pas su ou plutôt voulu utiliser pour assurer le contrôle et stabiliser la situation dans la partie Nord du Mali, surtout de la part des Américains après les attentats du 11 septembre 2001. Des programmes tels l'*African Crisis Response Initiative* (ACRI en 1997), le *Pan Sahel Initiative* (PSI après 2001), l'*Africa Contingency Operations Training and Assistance* (ACOTA en 2002), et surtout en 2005 le programme touchant le Sahel, l'Afrique de l'Ouest et l'Afrique du Nord, *Trans-Sahara Counter terrorism Partnership* (TSCTP) et autre *Millennium Challenge Corporation* (MCC lancé en 2004), avec des objectifs socio-économiques et militaires, avaient permis d'engranger des centaines de millions de dollars avec la formation et l'équipement des troupes maliennes et la participation à des manœuvres combinées encadrées par les Américains et l'OTAN.³ De même, la constitution du *Comité d'Etat-major militaire opérationnel conjoint* (CEMOC) regroupant le Mali, le Niger, la Mauritanie et l'Algérie ne semble pas avoir suscité d'initiatives de la part d'ATT, au point de faire naître la suspicion chez ses alliés.⁴ En fait, l'État malien était complètement miné par une corruption qui n'épargnait ni le gouvernement ni la justice et encore moins les services de sécurité dont la complicité aurait été avérée dans des paiements de rançons, des transferts de cocaïne par avions cargos venus de Colombie ou de *haschich* convoyé du Maroc, de cigarettes ainsi que de livraisons d'armements provenant notamment de Libye.

L'insurrection déclenchée par le MNLA dans le Nord du pays puis la proclamation de l'indépendance de l'Azawad (en avril 2012), le coup d'État soutenu par une partie de la population à quelques semaines des élections présidentielles, la menace armée islamiste qui semblait se diriger vers le Sud du pays, puis l'intervention de l'Armée française (opération *Serval* en janvier 2013) soutenue par les unités africaines de la MISMA,⁵ seraient à mettre au compte des conséquences du système ATT aggravées par l'effondrement du régime libyen.

Les effets sur les États frontaliers : ce qu'il en est du Niger et de la Mauritanie

La question des Touaregs du Niger, traitée par Frédéric Deycard, est intéressante de différents points de vue :

- elle permet de situer la proximité ethnique des populations du Niger et du Mali avec, dans les deux cas, l'existence de tendances autonomistes parfois appuyées sur des rebellions. C'est le cas au Niger depuis le coup d'État militaire en 1974 de Seyni Kountché (mort en 1987) qui a accentué la répression et le contrôle policier et militaire. En 2008, cependant, un accord de paix est signé entre le gouvernement et le *Mouvement des Nigériens pour la Justice* (MNJ). Même si le résultat pour les Touaregs semble limité sur le plan social, nombre

d'entre eux ont été intégrés par le régime, souvent à de hautes responsabilités ;

- la proximité de la Lybie a poussé à des mouvements migratoires importants touchant les *ishumar* (chômeurs ou migrants économiques) vers ce pays pétrolier, notamment depuis le début des années 1970 avec l'arrivée au pouvoir de Kadhafi, et ce sera le cas aussi pour les Maliens et les Tchadiens. À la différence du Mali, le djihadisme aurait cependant moins gagné chez les Nigériens ;
- en fait, contrairement à la déliquescence du pouvoir malien, le régime nigérien, tout en intégrant d'anciens opposants, continue à assurer son contrôle sur le Nord du pays dans la région d'Agadez, notamment à forte population touarègue et vu sa proximité des mines d'uranium. Avec la présidence de Mamadou Issoufou, la coopération militaire qui, depuis l'indépendance du pays, le lie à la France a été accrue, de même qu'avec l'Union Européenne et les États-Unis. Des troupes françaises sont d'ailleurs stationnées depuis fin 2012 à Agadez (à proximité des gisements d'uranium) tandis que les Américains entretiennent une base de drones à Niamey.

Cependant, il n'est pas dit que l'évolution en Libye n'induisse pas dans l'avenir des retombées plus dramatiques pour le Niger⁶ non tout à fait remis des rebellions du passé et où les questions socioéconomiques fondamentales semblent loin d'être résolues.

La Mauritanie est bien sûr concernée par l'instabilité qui sévit dans le Sahel, avec plusieurs agressions menées par les islamistes. C'est ainsi que différentes attaques ont été menées depuis 2005 contre des militaires et des touristes français. Les autorités du pays vont cependant réagir en démantelant des réseaux accusés de terrorisme et en lançant des attaques pour frapper leurs bases à l'intérieur même du Mali (et face à l'inertie des services de ce pays). C'est ainsi qu'ils vont y mener en 2010-2011 une opération conjointe avec l'Armée française. Un autre raid mené en octobre 2011 dans la forêt de Wagadou avec une couverture malienne assez décevante (elle aurait permis des fuites au profit des djihadistes), amène les Mauritaniens à intervenir de nouveau sans en informer le gouvernement d'ATT auquel ils sont pourtant liés par de nombreux accords multilatéraux de coopération militaire.⁷ La fermeté des autorités de Nouakchott semble donner des résultats sur le terrain, mais nécessiterait un accompagnement de réinsertion socio-économique des jeunes susceptibles d'être gagnés par le discours djihadiste. C'est ce que Ferdaous Bouhleh essaie de développer dans sa contribution : « Tawba, expérience mauritanienne de redéfinition de la violence « légitime » : entre repentance, médiation et exercice fiqhi en matière de Jihad ». Des discussions entamées en 2006 dans les prisons ont pu en 2010 aboutir à un débat public entre spécialistes du droit religieux (des Fuqaha) et les détenus, mené « sous la houlette de l'État mauritanien », avec pour objectif de délégitimer l'usage de la violence dans la confrontation politique. La référence aux modèles d'amnistie et de « réconciliation nationale », menés

en Algérie et Libye, aurait permis sous la pression de l'opposition au parlement et de la mouvance des Frères musulmans le vote en juillet 2010 d'une loi sur le terrorisme. Expérience à suivre.

Le cas de l'Algérie

L'Algérie est notamment abordée dans une contribution de Laurence Aida Ammour intitulé : « L'Algérie et les crises régionales entre velléités hégémoniques et repli sur soi ». Ce titre est assez révélateur de l'optique adoptée par l'auteure qui décrypte les positions algériennes concernant la situation au Sahel essentiellement à travers deux volets :

- « son activisme à travers une série d'initiatives visant à contrôler « la lutte contre la terreur » au Sahara et au Sahel », politique inefficace selon elle comme l'indiquerait ce qu'elle considère comme un échec de mise sur pied d'organismes conjoints avec d'autres pays. Ce serait le cas ainsi pour le CEMOC installé en avril 2010 à Tamanrasset en partenariat avec le Niger, le Mali et la Mauritanie, et pour l'*Unité de fusion et de liaison* (UFL) créée à Alger en octobre 2010 pour partager le renseignement militaire avec des pays tels les trois cités plus haut auxquels il faudra ajouter la Libye, le Burkina Faso, le Tchad et, à partir de fin 2011, le Nigeria.
- ce qu'on pourrait qualifier d'inertie algérienne en refusant d'intervenir militairement au Mali préférant des médiations sans suite, de l'avis de l'auteure, favorables au jeu des organisations terroristes qu'elle manipulerait même. En s'appuyant sur des sites aux informations pas toujours vérifiées ou mises à jour,⁸ elle ne perçoit que tromperies, inefficacité et velléités relevant encore « de la guerre froide ». L'auteure va plus loin encore en stigmatisant en particulier le *Front Polisario* qu'elle accuse de « corruption », de trafic d'armes, de drogue (sans préciser pour autant d'où proviendrait cette drogue), et de mettre les camps de réfugiés sahraouis à la disposition des réseaux terroristes, le MUJAO notamment (dont une des spécificités relevée par la presse est pourtant de cibler curieusement dans ses attaques les Sahraouis et les Algériens,⁹ ce que l'auteure ne relève pas). Par ailleurs, le régime algérien, qui n'est pas seul à s'être laissé « surprendre par le Printemps arabe », arrive à coordonner l'action de ses services de sécurité avec la majorité des pays qui partagent avec elle une frontière continentale. Puissance militaire dans la région, l'Algérie a bien sûr un rôle à jouer dans les événements en cours surtout au vu de l'immense désert du Sahara qui fait partie de son territoire (plus de deux millions de km²) et des milliers de kilomètres de frontière qu'elle partage avec les pays du Sahel (Mauritanie, Mali, Niger) et de la Libye.¹⁰ La crise qui dans la décennie 1990 surtout avait engendré la vague de violence terroriste et contre-terroriste est encore dans les mémoires et les séquelles sont encore là avec des attentats terroristes sporadiques dont celui en janvier 2013 contre le site gazier de Tiguentourine (près d'In Amenas, non loin de la frontière libyenne) qui, rappelons-le, a fini par être mis en échec suite à l'intervention des *Forces spéciales*. Le contrôle sur le territoire est cependant pour l'essentiel assuré par les autorités du pays et ce grâce aussi bien à une intervention énergique des

services de sécurité qui évidemment ne s'est pas toujours faite sans bavures, que de certains acquis dus à la politique de *Rahma* (pardon accordé aux *repentis*) et de retombées au moins relatives de la mise en œuvre de la *Charte pour la paix et la réconciliation nationale* adoptée par référendum le 14 mai 2005.

Depuis leur ralliement à la lutte antiterroriste suite aux attentats de New York du 11 septembre 2001, les États Unis ont pris conscience de l'intérêt à tirer profit du potentiel acquis dans ce domaine par l'Algérie qu'ils sollicitent pour leur expertise et associent à leurs entreprises dans la région notamment dans le cadre du TSCTP. Les Européens sont à peu près sur la même ligne en considérant comme le rappelle dans la préface de l'ouvrage, une personnalité de l'Union européenne (UE), Louis Michel : « Si la Mauritanie joue un rôle essentiel face à un risque de « somalisation » du Sahel, l'Algérie détient la clé pour solutionner l'ensemble de la problématique du Sahel. L'Algérie a une armée puissante, a fermé ses frontières, a autorisé le survol de son territoire pendant l'opération *Serval* et a fourni un appui logistique important » (p. 10). Le rôle joué en mobilisant des troupes sur des milliers de kilomètres de frontières, en verrouillant notamment la partie nord de l'Adrar des Ifoghas au moment où les islamistes étaient pourchassés au Mali, et en déployant des forces empêchant toute possibilité de repli des terroristes du Djebel Châmbî en Tunisie au moment où l'Armée Tunisienne tentait de ratisser la région (tout en ayant déjà

fort à faire avec les zones d'infiltration aux frontières libyennes), indique combien l'Algérie participe à la sécurité de ses voisins. Quant à ce qu'on pourrait qualifier d'échec de l'action du CEMOC, les raisons ne sont pas toujours là où pense les trouver L.-A. Ammour ; différents câbles diplomatiques américains divulgués par Wikileaks, ceux auxquels fait notamment référence G. Berghezan dans sa contribution sur l'effondrement de l'État Malien, amènent des éclairages que l'auteure a totalement négligés.¹¹

Retour sur la crise malienne ; et maintenant ?

L'intervention en janvier 2013 de l'Armée française au Nord-Mali, qui continue en ce moment avec les contingents de pays africains participant à la MINUSMA, a certes permis de réduire de façon drastique l'emprise d'AQMI, *Ançar-eddine* et autre MUJAO sur la région. Plus rompu militairement et fournis sur le plan financier que le MNLA, ces derniers étaient mieux en mesure de profiter de l'effondrement de l'État malien pour assurer leur hégémonie sur la région en trouvant des soutiens dans les milieux touaregs eux-mêmes et Berabiches, mais aussi chez les Soninkés, Songhaïs et Peuhls. Dans une contribution intitulée « Imaginer revivre ensemble », Charles Grémont rappelle à juste titre : « En effet de nombreuses personnes à Tombouctou et Gao ont accueilli et soutenu les nouveaux maîtres islamistes, car ils mettaient fin aux vols et aux

désordres qui avaient accompagné la conquête du MNLA. De plus, l'idée, voire la hantise, forgée à travers l'histoire d'une domination à caractère ethnique et racial des guerriers Touaregs sur les populations sédentaires de la vallée du fleuve (le fleuve Niger), a semble-t-il traversé de nombreuses consciences traumatisées par l'offensive du MNLA. Aussi, pour elles, le nouveau régime islamiste a-t-il pu être accueilli comme un moindre mal au moins pour un temps » (p. 123).

L'élection en août 2013 du président Ibrahim Boubekar Keita (IBK) pourrait-elle donner une nouvelle légitimité à l'État malien et contribuer à rassurer les populations ? Il faut l'espérer tout en se disant que la tâche demeure ardue parce qu'il faudra enclencher une véritable politique de développement de la région et de tout le Mali en promouvant les principes d'équité sociale et de citoyenneté. Le soutien international est dans un premier temps au moins incontournable tout en ne perdant pas de vue qu'il ne devra pas être mené (comme cela a été souvent le cas) dans une perspective de domination néocoloniale de la région, et qu'il doit cibler en premier lieu les populations qui en ont le plus besoin et dans une perspective de véritable développement. Le chapitre portant sur une « Approche comparée des politiques européennes et américaine de lutte contre le terrorisme et l'extrémisme violent », rédigé par Bérengère Rouppert et Antonin

Tisseron, montre comment durant des années, une intervention multiforme de ces puissances qui engageaient des financements importants (des centaines de millions de dollars) n'a pu réellement bénéficier aux démunis ni empêcher le pays de s'enfoncer dans la crise. Des négociations en sont à l'état préliminaire, mais avec quels partenaires devront-elles se poursuivre ? Significative est d'ailleurs cette réaction du maire d'une petite commune citée par Ch. Grémont : « Les responsables de base, les chefs de village et de fraction n'ont jamais été associés à aucune négociation. Les groupes de rebelles, ils prennent leurs fusils, ils viennent, menacent et ensuite ils négocient avec l'État ! Personne ne va négocier à notre place ! Personne ! C'est terminé » (p. 120). Les graves affrontements qui en mai 2014 encore ont opposé à Kidal l'Armée malienne aux troupes du MNLA, indiquent cependant combien ces négociations seront difficile même si les rencontres organisées cet été à Alger peuvent susciter quelques encouragements dans cette voie. Par ailleurs, le risque sécuritaire suscité par l'islamisme violent, le grand banditisme et les narcotrafiquants continue à peser sur toute la région du Sahel au Sahara et aux confins du Maghreb, et en plus des États concernés des organisations telles le CEMOC, la CEDAO, l'Union africaine (U.A), et pourquoi pas l'UMA doivent se considérer comme particulièrement impliquées dans la lutte contre un pareil fléau.

Notes

1. Nous pouvons citer aussi comme autres ouvrages produits à cette occasion : Michel Gay (dir.), 2013, *Comprendre la crise au Sahel et au Sahara : enjeux et zones d'ombre*, Paris : Ed. la Découverte ; Isabelle Lassere et Thierry Oberlé, 2013, *Notre guerre secrète au Mali. Les nouvelles menaces contre la France*, Paris, Ed. Fayard.
2. Ce à quoi il faudra ajouter des financements probables venus de pays du Golfe.
3. Le capitaine Amadou Haya Sanogo, à l'origine du putsch de mars 2012, a lui-même bénéficié d'une formation militaire aux États-Unis.
4. L'Armée mauritanienne à l'origine de différentes incursions au Mali pour poursuivre les groupes terroristes avait même eu des doutes quant à des fuites provenant de militaires maliens comme ce fût le cas en 2011, lors d'un raid dans la forêt de Wagadou.
5. Misma, *Mission internationale de soutien au Mali*, qui cèdera la place le 1er juillet 2013 à la Minusma, *Mission multidimensionnelle intégrée des Nations Unies pour la stabilisation au Mali*.

6. Au mois de février 2014, les autorités nigériennes ont encore manifesté leur inquiétude en demandant aux Français de revenir terminer « leur œuvre » en Libye pour mettre fin à l'anarchie sévissant dans le Sud du pays, transformé en sanctuaire djihadiste.
7. Dans le cadre entre autres du TSCTP parrainé par les Américains et du CEMOC, dont le siège est à Tamanrasset en Algérie.
8. C'est le cas notamment lorsque l'auteure avance des données chiffrées concernant les services de sécurité.
9. Le MUJAO a notamment pris en otages dans un camp de réfugiés sahraouis, des travailleurs humanitaires étrangers, et des diplomates algériens au Mali.
10. L'Algérie partage 1 559 km de frontière avec le Maroc, 42 km avec le Sahara occidental, 463 km avec la Mauritanie, 1 376 km avec le Mali, 956 km avec le Niger, 982 km avec la Libye, et enfin 965 km avec la Tunisie.
11. En novembre 2009, selon un câblage de Wikileaks, ATT reconnaissait ainsi devant le général Ward, commandant américain de l'AFRICACOM, à propos du refus d'intervention des Algériens : « Les Algériens pensent que nous ne faisons rien et ils n'ont pas tout à fait tort » (voir p. 51).



For orders / Pour les commandes

Africa

CODESRIA Publications
Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn/
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org

Librairie CLAIRAFRIQUE
(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel: +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax : +221 33 864 58 54

Mosuro/The Booksellers Ltd.
HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 / 8033224923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Librairie Kalila Wa Dimna
344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél. 00 212 5 37 723106 – Fax. 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

Editions Cle
Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaoundé, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 / 99 58 06 39

University Bookshop Makerere
P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442 fax +256-414-534973
Mobile +256-772-927256

Outside Africa

African Books Collective
PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@africanbookscollective.com
Web: www.africanbookscollective.com

Introduction

A quand l'Afrique ? Un ouvrage-entretien de Joseph Ki-Zerbo avec René Holenstein, docteur en histoire et spécialiste des questions de développement. À quand l'Afrique ? Une œuvre parue après la disparition du Professeur Ki-Zerbo en 2006 témoigne de l'actualité et de la profondeur de sa pensée. La première édition du livre a eu lieu le 10 juillet 2003. Ki-Zerbo a obtenu en novembre 2003 le prix RFI-Témoin du monde pour cet ouvrage. Ki Zerbo (1922-2006), historien, professeur, militant et homme politique burkinabè de réputation internationale, obtient son baccalauréat en 1949 et intègre l'Université de la Sorbonne où il étudie l'histoire, puis l'Institut d'études politiques de Paris. Il devient ainsi, en 1956, le premier Africain agrégé d'histoire. En 1997, il remporte le prix Nobel alternatif.

Durant ces années d'études supérieures, son engagement pour la reconnaissance de l'histoire africaine se développe. Aussi il consacre la majeure partie de sa vie à lutter pour mettre en valeur l'Afrique et sa civilisation. À plus de 80 ans, il poursuivait encore son engagement militant. En fait, dès 1958, il fonde son premier parti politique, le « Mouvement pour la libération nationale de l'Afrique ». Lorsque son pays obtient l'indépendance, il devient un acteur reconnu de l'opposition au régime. Contraint à l'exil en 1983, il revient en 1992 et reconstitue son parti, qui s'impose comme le mouvement d'opposition le plus important du pays. Parallèlement, il participe au Conseil exécutif de l'UNESCO en tant que membre éminent. Après l'assassinat du journaliste Norbert Zongo¹ en 1998, il contribue à la création du Collectif des organisations démocratiques de masse et des partis politiques, dont l'objectif est de lutter contre l'impunité des crimes politiques et économiques, et devient l'un de ses leaders.

Auteur de nombreux articles et ouvrages, il publie en 1972 sa monumentale *Histoire de l'Afrique noire*, qui devient un ouvrage de référence. D'autres travaux suivront, *Le Monde africain noir* en 1964, *Histoire générale de l'Afrique* (ouvrage collectif) en 1991, *À quand l'Afrique ?* en 2003, et *Afrique Noire* (avec Didier Rueff) en 2005. Le legs de Ki-Zerbo est contenu notamment dans ses six livres posthumes publiés par la Fondation qui porte son nom : *Repères pour l'Afrique* en 2007, *Histoire critique de l'Afrique* en 2008, *Regards sur la société africaine* en 2009, *À propos de culture* en 2010, *Éducation et développement en Afrique : cinquante ans de réflexions et d'action* en 2010, et *Réflexions sur le développement* en 2012, ainsi que la réédition de son livre *À quand l'Afrique ?* en 2013.

L'entretien de Joseph Ki-Zerbo avec René Holenstein retrace le parcours d'une vie d'un historien actif, lui-même témoin important d'une grande partie de l'histoire africaine du siècle passé. Cette œuvre constitue un plaidoyer vivant pour une indépendance authentique de l'Afrique, et cela dans le cadre d'un *développement endogène*² – impensable, selon lui, en dehors du cadre panafricain.

Joseph Ki-Zerbo : faire renaître l'Afrique

Khedidja Mokeddem

À quand l'Afrique ? Entretien avec René Holenstein

par Joseph Ki-Zerbo

Éditions d'en bas, Lausanne, 2013, ISBN 978-2-89712-033-7, 239 pages
15CHF

Situation actuelle de l'Afrique

L'analyse de la situation de l'Afrique par Joseph Ki-Zerbo s'inscrit dans un discours bien connu : ce sont des facteurs extérieurs : la traite transatlantique, puis la colonisation, suivie du néocolonialisme, enfin la mondialisation, qui ont conduit le continent à la marginalisation actuelle. Quel que soit le jugement que l'on porte sur cette vision de l'histoire, le poids attribué à la dépendance est incontestable.

L'Afrique est devant une économie de « l'offre » qui fabrique des consommateurs pour les adapter à la production et, c'est là, le cœur du système actuel du capitalisme. Ce système enfante la pauvreté qui débouche sur la paupérisation. Cette paupérisation a engendré des effets néfastes sur la vie économique et sociale des Africains. La pauvreté est accentuée dans les pays du Sahel, par une inégalité des distributions des revenus. Plus de la moitié du revenu national est concentrée entre les mains de 20 pour cent de la population.

L'Afrique ne contrôle pas les rouages fondamentaux de l'économie, ce sont les étrangers, européens américains et libanais qui contrôlent le commerce de gros et les principales usines depuis le temps colonial. L'épargne et l'accumulation reste très faible à cause du clientélisme africain, d'une part, et de la mentalité de la bourgeoisie africaine, d'autre part. C'est une bourgeoisie qui n'investit pas dans la production mais dans le paraître et dans le secteur visible et passager. Il n'y a pas d'accumulation car les fonds cumulés sont transférés à l'étranger. L'Afrique, devenue terrain du jeu capitaliste, est plus vulnérable qu'elle ne l'était pendant la période coloniale. Il rappelle qu'avant le XVI^e siècle, le continent africain jouait un rôle économique important – en relation avec le Maghreb et l'Égypte (commerce de l'or). C'est après le XVI^e siècle que l'Afrique a connu sa décadence – en raison d'activités auxquelles certains groupes sociaux africains ont participé dans l'objectif d'exploiter le continent.

De plus, les dirigeants africains sont à la tête d'États patrimoniaux et ethniques basés sur le pouvoir de l'argent et le pouvoir militaire. Un multipartisme de façade règne sur la scène politique africaine où la démocratie se trouve menacée, d'où un déficit de culture politique. Les États



se décomposent parce que les Programmes d'ajustement structurel ont été imposés avec l'idée que l'État est incapable de gérer d'une manière adéquate les affaires communes, alors il faut qu'il cède la place au privé. Tel est le postulat du néolibéralisme mis en place par le FMI et la Banque mondiale.

Aujourd'hui, il y a une sorte de nouveau partage de l'Afrique qui ne dit pas son nom, et il y a des guerres qui sont soutenues avec des trafics d'armes, et parfois des rebellions.

Depuis le XVI^e siècle et jusqu'à nos jours, l'Afrique a été inhibée. Elle a été confinée à la consommation des inventions d'autrui. Désresponsabilisée au point de vue du progrès technique et industriel, l'Afrique connaît un déficit du développement des sciences et des technologies. Il faut d'ailleurs souligner qu'il n'y a pas une vraie éducation africaine, l'ensemble des États africains sont liés à un système scolaire et éducatif « calqué sur l'Occident ».

La mondialisation a détruit la structure culturelle, sociale et économique du continent. Il s'agit en Afrique, d'*États africains Mondialisés* selon l'expression de Joseph Ki-Zerbo. Par la mondialisation, le capitalisme sort des frontières nationales pour adopter une dimension planétaire, voire cosmique (p. 22). Submergée par ses conflits ethniques, éclatée en pièces détachées, l'Afrique, n'apporte pas des solutions à la jeunesse, mais des problèmes : manque de places dans les établissements de formation, déficit structurel d'emplois, tentatives désespérées de migrations vers le nord, perte identitaire... ; l'Afrique n'est qu'un objet de l'histoire, un instrument, un *ustensile* (p. 8).

Le défi africain : comment renaître ?

Pour une renaissance effective, l'Afrique actuelle se doit de répondre à un grand défi : celui de l'État, de l'unité africaine, et de l'identité africaine. Pour cela, Joseph Ki-Zerbo propose un projet d'ensemble comme alternative et invite les Africain(e)s à s'interroger sur soi : qui sommes-nous ? Sur nos actions : qu'est-ce que nous avons fait depuis que nous sommes indépendants ? Où voulons-nous aller ? Quels moyens mettre en place ? Donc, il faut réaliser une opération mentale individuelle

d'abord, collective ensuite, et se dire « je suis le centre de moi-même » (p. 209). Le véritable défi c'est de rester éveillés, en alerte : « Si nous nous couchons, nous sommes morts » (p. 147). Quelles sont les conditions pour relever le défi et réussir la traversée de l'Afrique ? Pour se faire, l'Afrique doit répondre à quatre questions :

1. Celle de l'historicité africaine

« Au commencement était la parole » disait Ki-Zerbo pour combattre ceux qui disaient que l'Afrique n'a pas d'histoire. Une contre-réaction aux chercheurs coloniaux qui ont décidé qu'il n'y avait pas d'histoire africaine et que les Africains colonisés étaient contraints d'intérioriser l'histoire du colonisateur.

De ce fait, il met même en cause le mot « préhistoire », car selon lui, ce terme est mal venu (p. 13). Dire que les premiers humains qui ont inventé la position debout, la parole, l'art, la religion, le feu, seraient hors de l'histoire est un jugement inexact. Il sera beaucoup plus précis en affirmant que « Là où il y a des humains, il y a une histoire, avec ou sans écriture ! » (p. 13). Se réapproprier la totalité de son histoire pour donner du sens à ce processus et aussi pour rompre avec cette vision réductrice de l'histoire africaine, et permettre aux Africains « d'avoir un petit contrôle sur leur passé ». Il faut constituer d'urgence le patrimoine africain, capitaliser les savoirs et techniques et faire un bilan des « savoirs paysans », des « savoirs accumulés », considérer les traditions orales comme sources valables d'éléments historiques. Il s'agit, dès lors, de restituer, la conscience historique africaine : « il faut gommer les ratures, redresser les mauvaises tournures. Bannir les frontières coloniales qui nous divisent ». Il faut également refonder l'histoire à partir de « la matrice africaine » (p. 12). Il est nécessaire aussi que « l'Afrique récrive sa propre histoire qui ne sera pas l'histoire enseignée en Belgique ou encore aux Nations-Unis, mais qui sera une histoire de gloire et de dignité » déclarait Patrice Lumumba. Cette pensée endogène ne doit, cependant, pas se refermer sur elle-même et s'isoler dans le passé, mais elle sera « poreuse à tous les souffles du monde » comme disait le poète Aimé Césaire, tel un arbre qui se nourrit des vents extérieurs mais reste solidement enraciné dans sa terre. Ainsi, pourraient être repensés l'État, le développement, le système éducatif, l'importance des langues africaines dans l'éducation, la place essentielle des femmes, et d'autres problèmes fondamentaux.

2. Celle de l'identité africaine

S'inspirant en partie des travaux de Cheikh Anta Diop sur l'identité culturelle, Ki-Zerbo propose une issue par les moyens « d'une intégration authentique » des peuples et par la reconquête de leur identité et de leur culture. Les États africains devraient, selon lui, se distancer de la trajectoire prédéfinie par l'extérieur et se définir eux-mêmes tant au niveau politique, social, ainsi qu'au niveau culturel-identitaire. C'est par son *être* que l'Afrique doit accéder à l'*avoir*, un avoir

authentique, pas un avoir de l'aumône et de la mendicité (p. 8). À ce propos, Ki-Zerbo suggère de s'en remettre à l'identité première de l'Afrique (cultures et traditions) pour se redéfinir en tant « qu'elle-même ». Sans cet exercice, celle-ci ne pourra jamais prétendre être en position d'indépendance et de partenaire autonome, de même il n'y a pas d'identité sans langue et écriture.

Le but est de faire renaître une Afrique nouvelle guidée par sa conscience et écarter le penchant néolibéral, inadéquat ici, en favorisant à la fois l'idée « de solidarité, de convivialité, d'altérité, de compassion, de contrôle de soi » et l'idée de « pitié » et d'équilibre inspiré de la Maât pharaonique » (p. 207).

3. Celle du développement (le développement clé en tête)

C'est-à-dire un développement endogène, un passage de soi à soi-même (p. 198). Ki-Zerbo recommande

que les savoirs paysans endogènes de l'Afrique relatifs aux sols, à la biodiversité, à la nutrition, à la médecine vétérinaire doivent retenir l'attention (p. 120), être davantage répertoriés, documentés et répandus à travers le continent. Il faut enfin conjuguer et marier les identités, le savoir-être et le savoir-faire. Il faut poursuivre ce travail sans relâche en impliquant le maximum de personnes-ressources, de toutes disciplines, de toutes générations, de tous horizons au-delà des frontières officielles des pays, dans le cadre des nouvelles frontières de référence, celles de l'intégration régionale. Réactiver l'initiation en relayant les schémas traditionnels à travers des dispositifs actualisés de dialogue entre jeunes et vieux, citoyens d'ethnies et États différents. L'Afrique doit être responsable, elle doit inventer et gouverner de son propre esprit et de sa propre conscience le progrès. Cette aptitude à améliorer les technologies endogènes et en créer de nouveaux

répondants aux problèmes et besoins actuels doit remplacer la capacité à s'endetter et à consommer les productions d'autrui. Dans ce processus de développement, Ki-Zerbo met l'éducation et l'alphabétisation au centre : « sans une vraie éducation africaine, il n'y a rien à espérer » (p. 200).

4. Celle du panafricanisme ou de l'intégration régionale

À côté de l'éducation et de la démocratie, Ki-Zerbo considère l'intégration régionale nécessaire pour le développement endogène. « La clé stratégique de la renaissance africaine c'est l'intégration au moins sous-régionale. Ainsi, la régionalisation constitue un passage obligé et incontournable face à une mondialisation exploiteuse » (*Histoire critique de l'Afrique*, 2008, p. 91). L'Afrique doit s'unir, comme disait Nkrumah, car sans le panafricanisme, l'Afrique mendiera ou périra. Dans la jungle de la mondialisation, tout pays isolé est un gibier potentiel.

Conclusion

Quarante années de combat ne peuvent se résumer dans une œuvre. Cependant, cet ouvrage est une occasion pour connaître la pensée profonde du professeur Ki-Zerbo et comprendre la nécessité d'un réquisitoire contre l'élite politique africaine. Il ouvre des perspectives intéressantes et dégage un horizon prometteur pour l'unité politique du continent. Tournées vers l'avenir, Ki-Zerbo croit en la possibilité et à la nécessité pour les sociétés africaines de trouver leur propre voie de développement qui préservera au moins une partie de leur culture. Animé par le rêve de cette génération d'étudiants africains en France qui a assisté à la chute du système colonial, Ki-Zerbo fut un intellectuel engagé sur tous les fronts. Ce n'est pas pour rien que le journaliste français Jean-Claude Perrier, parlant de la réflexion profonde de Joseph Ki-Zerbo à travers ce livre passionnant, dira qu'« il y a du Socrate chez cet homme-là ».

Notes

1. Norbert Zongo, journaliste, président de la société des éditeurs de la presse privée au Burkina Faso, a créé et dirigé l'*Hebdomadaire l'indépendant*.
2. Propos utilisés par Joseph Ki-Zerbo pour signifier le passage de soi à soi-même à un niveau supérieur. C'est ainsi que le développement est la multiplication des choix quantitatifs et qualitatifs. Dans ces définitions, il y a des éléments qui permettent de ne pas se laisser enfermer dans le réductionnisme économiciste.



Il peut paraître à première vue étrange d'évoquer la guerre du Yémen dans la *Revue africaine des livres*, alors que ce conflit s'est déroulé à la périphérie du continent, et qu'un seul des acteurs impliqués – l'Égypte – est un pays africain. C'est cependant, l'engagement militaire de ce pays qui constitue le thème central de l'ouvrage de Jesse Ferris. Par ailleurs, celui-ci tombe à point nommé, alors que les mânes de Gamal Abdel Nasser sont régulièrement convoquées pour décrire et analyser l'inflexion prise par la trajectoire révolutionnaire de l'Égypte le 3 juillet 2013, ainsi que l'évolution subséquente de sa politique étrangère. Dans le contexte d'une révolution arabe perçue comme une menace existentielle par la monarchie saoudienne, et alors que les aides américaines à l'Égypte sont remises en cause à Washington et que ce pays se tourne désormais vers la Russie pour obtenir de nouvelles armes, il peut s'avérer utile d'opérer un détour par les années 1960, qui ne présentent pas seulement de fortes similitudes avec l'époque actuelle, mais qui constituent également une période charnière de l'histoire égyptienne, dont le poids se fait encore sentir aujourd'hui tant sur la scène politique de ce pays que sur sa place dans le système régional et international. Or, la guerre du Yémen a joué un rôle décisif dans le tour dramatique pris par le destin de l'Égypte au cours de cette décennie.

C'est en tout cas la thèse défendue par Jesse Ferris, et qui structure et anime l'ensemble de son ouvrage paru en 2013. Pour lui, l'intervention militaire de l'Égypte dans la guerre civile yéménite – qui l'a entraînée dans un

La guerre du Yémen est-elle à l'origine du déclin de la puissance égyptienne ?

Clément Steuer

Nasser's Gamble : How Intervention in Yemen Caused the Six-Day War and the Decline of Egyptian Power

par Jesse Ferris

Princeton University Press, New Jersey, 2013, 342 pp.

ISBN: 978-0-691-15514-2, \$37.51

conflit armé long de cinq ans, souvent désigné comme « le Vietnam de Nasser » – a causé le déclin de cette puissance régionale. L'audace de ce parti-pris réside dans le fait qu'il relativise l'importance de la guerre des Six jours, et plus généralement du conflit israélo-arabe, en faisant de la « guerre froide arabe » – opposant les républiques révolutionnaires aux monarchies conservatrices – l'axe fondamental de la géopolitique du Moyen-Orient au cours de la période considérée.

À l'appui de cette thèse, l'auteur mobilise des documents en provenance de huit pays : l'Égypte et le Yémen, bien sûr, mais aussi des acteurs parties au conflit, ou l'ayant suivi avec une attention plus ou moins soutenue (États-Unis, Royaume-Uni, Russie, Israël, Canada et République Démocratique



Allemande). Les sources utilisées ici ont donc été produites en cinq langues différentes, et vont de documents récemment déclassifiés aux coupures de presse, en passant par les archives d'ambassades, les mémoires de plusieurs dirigeants égyptiens et des ouvrages d'historiens traitant de différents aspects politiques ou militaires du conflit. L'hétérogénéité de ces sources, et la nature des documents disponibles selon les pays, explique sans doute largement pourquoi les processus de prise de décision de tous les protagonistes ne sont pas décrits avec la même précision. Alors que Jesse Ferris parvient à reconstituer plus ou moins aisément les ressorts des politiques américaines, britanniques et égyptiennes – bien que de nombreuses zones d'ombres subsistent, et que l'auteur en soit parfois réduit aux suppositions – il lui est bien plus difficile de rendre compte de l'attitude des dirigeants russes ou saoudiens. Par ailleurs, très peu de développements

sont consacrés à la politique intérieure du Yémen, dont les acteurs sont presque toujours présentés comme de simples jouets des puissances belligérantes, même s'ils semblent progressivement gagner en autonomie alors que le conflit s'approche de sa résolution. Enfin Israël, dont les archives militaires sont demeurées fermées à l'auteur, apparaît quasiment comme une variable extérieure, dont les actions ne font pas l'objet de la moindre tentative d'analyse. Il faut dire que ce pays n'intervient que dans le dernier chapitre de l'ouvrage, consacré à la guerre des Six jours, dont une des conséquences immédiates est la fin de l'intervention militaire égyptienne au Yémen.

L'ouvrage – agrémenté de quelques photographies et caricatures d'époque – se découpe en sept chapitres, analysant chacun un aspect particulier du conflit. Si le plan adopté n'est pas à proprement parler chronologique, il s'ouvre cependant sur une analyse des causes de la guerre, et se clôt avec la résolution du conflit.

Le premier chapitre est consacré au mécanisme qui a conduit l'Égypte à intervenir militairement en 1962 pour défendre la nouvellement proclamée république du Yémen. Pour Jesse Ferris, cet engagement est d'abord le fruit d'un conflit interne feutré, qui opposait alors le chef des forces armées 'Abd Al-Hakîm 'Âmir aux autres membres du groupe des Officiers libres. Selon lui, Nasser n'aurait pas osé attaquer 'Âmir de front, en se lançant dans une purge et une réforme en profondeur de l'institution militaire, dont les dysfonctionnements avaient pourtant éclaté au grand jour

durant la guerre de Suez. L'intervention militaire au Yémen aurait ainsi permis à Nasser de reporter *sine die* la nécessaire réforme des forces armées, et donc la confrontation avec 'Âmir. Cependant, l'auteur évoque également des facteurs externes expliquant l'engagement dans ce conflit, notamment la rivalité régionale avec l'Arabie saoudite, mais aussi la nécessité de restaurer un prestige international entamé par la décision syrienne de quitter la République Arabe Unie en 1961.

Le deuxième chapitre revient sur l'implication des Soviétiques dans la guerre du Yémen. Dans le contexte global de la Guerre froide – nous sommes en 1962, année de la crise des missiles de Cuba – ces derniers ont tout intérêt à soutenir un régime anti-impérialiste, dont l'un des objectifs affichés est de mettre fin à la présence militaire britannique à Aden. Sous la présidence de Khrouchtchev, l'Égypte reçoit ainsi au total presque un quart du montant des aides dispensées par l'Union soviétique. Cependant, ce soutien à un prix : à mesure que le conflit s'éternise, la dépendance à l'égard de l'URSS se renforce. Surtout, le développement d'une coopération militaire avec le bloc de l'Est contribue à la rapide détérioration des relations avec les États-Unis.

Cette détérioration fait l'objet du troisième chapitre. L'auteur y décrit l'ambiguïté au cœur de l'aide américaine à l'Égypte : si elle apparaît comme un levier de l'influence de Washington, cet instrument perd de son efficacité lorsque la pression se fait trop visible, allant parfois jusqu'à retourner les dirigeants égyptiens contre leurs trop intéressés bienfaiteurs. En 1962, un accord d'une validité de trois ans est signé entre les deux pays au sujet de l'aide alimentaire, ce qui donne à l'Égypte une importante marge de manœuvre vis-à-vis des États-Unis pour toute la période 1962-1965. Du fait de la menace que l'Égypte représente alors pour l'Arabie saoudite – pilier de la politique américaine dans la région – elle parvient à obtenir d'importantes concessions de son puissant allié, qui s'empresse en particulier de reconnaître la république yéménite dès la fin de l'année 1962. En octobre 1963 cependant, Nasser dénonce publiquement les pressions américaines liées à l'aide alimentaire, et affiche sa volonté de s'en passer à l'avenir, notamment en se tournant vers l'URSS. Parallèlement, des voix s'élèvent au Congrès pour demander que des mesures de rétorsions soient prises contre le Caire, qui menace les intérêts des alliés saoudiens et britanniques dans la région, ainsi que ceux des compagnies pétrolières. En 1965, les négociations pour un renouvellement de l'aide américaine sont au point mort.

La dépendance de l'Égypte à l'égard des Soviétiques s'accroît alors mécaniquement, comme décrit dans le quatrième chapitre. En se fournissant en armes auprès de l'URSS, l'Égypte a contracté une importante dette, qui commence à peser sur les relations entre les deux pays. Les dirigeants du Kremlin comptent en effet profiter de cette dette pour obtenir ce qui constitue pour eux un objectif stratégique majeur : l'établissement de bases militaires en Méditerranée. En 1965, ils effacent la moitié de l'ardoise de l'Égypte – soit un demi-milliard de dollars – en échange de l'accès à ses ports méditerranéens. La guerre du Yémen a ainsi retourné contre ce pays sa politique d'équilibre entre les deux grandes puissances : alors qu'en 1962, ces dernières se disputaient ses faveurs, il est en 1966 en train de perdre l'aide alimentaire de Washington, tout en voyant sa souveraineté menacée par les exigences de Moscou.

Le cinquième chapitre est le seul à traiter de la conduite du conflit sur le terrain, ainsi que de ses conséquences pour la société égyptienne. Dès l'été 1963, la république yéménite commence à se disloquer, et l'intervention égyptienne à passer pour une occupation pure et simple. En 1962, le commandement militaire égyptien avait par ailleurs sérieusement sous-estimé la résistance des tribus yéménites acquises à la cause royaliste. En conséquence, le corps expéditionnaire voit ses effectifs quadrupler entre 1962 et 1965. Et ce n'est qu'à partir de cette date que la doctrine égyptienne intègre la nécessité de rallier les tribus, notamment en développant des bureaux de services à la population en milieu rural. Parallèlement, le coût humain et financier de la guerre commence à peser sur la société égyptienne, tout en favorisant le développement d'une caste de vétérans disposant de privilèges économiques. Ce conflit a ainsi pour effet d'accélérer la mainmise de l'armée sur des pans entiers de l'économie, ainsi que la fusion des intérêts des élites politiques, économiques et militaires. Certaines voix s'élèvent, y compris parmi les Officiers libres, pour critiquer cette évolution de la situation.

Le sixième chapitre retrace les tractations égypto-saoudiennes visant à trouver une issue au conflit honorable pour les deux parties. Ces négociations débutent en janvier 1964, et se déroulent sous le couvert des différents sommets des chefs d'États arabes qui se succèdent à l'époque. En mars, les relations diplomatiques sont rétablies entre les deux pays. En avril, Nasser ouvre un second front en déclarant la guerre à la Fédération d'Arabie du Sud, qui rassemble les tribus ayant fait allégeance aux occupants britanniques d'Aden. Cela lui permet de faire peser sur les

Saoudiens comme sur les Britanniques la menace d'une paix séparée avec l'un des deux adversaires. En août 1965, les accords de Djeddah sont signés entre le Caire et Riyad. Mais en février 1966, la Grande-Bretagne fait savoir qu'elle se retirera d'Aden en 1968. Nasser comprend alors qu'il doit impérativement maintenir ses troupes jusqu'à cette date, s'il veut être en mesure de remplir le vide causé par le retrait britannique. Les accords de Djeddah deviennent dès lors définitivement caducs. Cependant, leur conclusion ayant achevé de ruiner le prestige de l'Égypte auprès des républicains yéménites, ces derniers sont de plus en plus nombreux à entrer en dissidence. Cumulée avec la détérioration de ses relations avec les grandes puissances, cette situation contribue à affaiblir sa position régionale.

Le dernier chapitre est consacré à la guerre des Six jours, présentée comme une simple conséquence de la guerre du Yémen. La décision de remilitariser le Sinaï pour se porter au secours de la Syrie menacée par Israël est en effet analysée comme une tentative de l'Égypte de trouver une échappatoire lui permettant de justifier le retrait des troupes stationnées au Yémen, et de contraindre Washington à prolonger son aide alimentaire, lui évitant ainsi un périlleux face-à-face avec son allié soviétique. Mais ce pari risqué entraîne le déclenchement de la guerre des Six jours, qui prend rapidement le tour d'une catastrophe militaire pour l'Égypte.

Cependant, affirme l'auteur, le véritable vainqueur de ce conflit n'est pas Israël, mais l'Arabie saoudite. En août 1967 en effet, lors du sommet de Khartoum, Nasser n'a d'autre choix que de céder aux exigences de son rival : il accepte de retirer ses troupes du Yémen en trois mois, en échange d'une aide financière des pays du Golfe destinée à couvrir les pertes engendrées par la fermeture du canal de Suez. Suite à la spectaculaire défaite de son armée, l'Égypte se voit par ailleurs contrainte d'accepter l'arrivée de 20 000 soldats soviétiques sur son sol, afin d'assurer sa propre défense. À partir de cette date, et jusqu'à la signature des accords de Camp David, toute la politique étrangère égyptienne est tournée vers un rétablissement des relations avec Washington, qui lui permettrait de se passer de l'encombrant soutien de l'URSS. Si cet objectif est atteint en 1978, l'Égypte n'est par contre jamais parvenue à restaurer l'influence régionale qui était la sienne avant son implication dans la guerre civile yéménite.

La thèse de l'auteur, pour originale qu'elle soit, le conduit à minimiser l'importance d'Israël dans le système

régional, ainsi que le rôle des conflits auxquels ce pays a pris part, à commencer par la guerre de Suez. En effet, si cette dernière a constitué une première démonstration de la puissance américaine au Moyen-Orient, elle a également fait prendre conscience aux États-Unis qu'ils risquaient de s'aliéner leurs plus proches alliés dans le camp occidental, à commencer par la Grande-Bretagne. Et c'est pour conjurer cette menace d'isolement que les Américains ont eu tendance, au cours de la décennie suivante, à s'aligner sur les positions de la Couronne dès lors que les intérêts britanniques à l'est de Suez étaient en jeu¹. Par ailleurs, l'absence de la France du tableau dressé par l'auteur est pour le moins surprenante : si ce pays n'a joué aucun rôle notable dans la guerre du Yémen, le retournement spectaculaire de sa politique moyen-orientale entre 1956 et 1967 aurait mérité au moins une tentative d'explication. On ne parvient pas ici à se défaire du sentiment que l'auteur a préféré laisser de côté les éléments qui ne venaient pas immédiatement à l'appui de sa thèse. Malgré cette tendance à forcer le trait pour les besoins de la démonstration, il convient de saluer l'effort entrepris pour situer les décisions des acteurs dans le jeu de contraintes et d'opportunités que constitue le système régional et international.

La plupart des autres limites de cet ouvrage découlent directement de celles de la discipline dans laquelle il s'inscrit. La géopolitique place en effet la focale sur les relations inter-étatiques, et rejette à la périphérie de ses préoccupations l'évolution des sociétés. Le sociologue et le politiste resteront ainsi quelque peu sur leur faim à la lecture du cinquième chapitre, le seul à évoquer les sociétés égyptienne et yéménite. Le lecteur désireux d'en apprendre davantage sur le processus d'expansion des États du Moyen-Orient au cours de cette période se reportera ainsi par exemple à l'ouvrage classique de Roger Owen (réédité en 2004), *State, Power and Politics*.² Enfin, la conclusion du livre est un peu abrupte, et l'auteur y assimile sans nuance deux classes de phénomènes pourtant en grande partie dissemblables : la ré-affirmation de signes extérieurs de religiosité dans l'espace public comme dans la sphère privée d'une part, et la montée en puissance de l'islam politique d'autre part, interprétées comme des conséquences du déclin du nationalisme arabe consécutif à la défaite de 1967. Pour une restitution de ces deux phénomènes dans toute leur complexité, outre les travaux classiques sur l'islamisme,³ nous ne saurions que conseiller au lecteur de se référer à *L'islam de marché* de Patrick Haenni, ou encore à l'ouvrage collectif dirigé par Bernard Rougier et consacré au salafisme.⁴

Notes

1. Tore T. Petersen, 2008, 'Post-Suez Consequences: Anglo-American Relations in the Middle East from Eisenhower to Nixon', in Simon C. Smith (ed.), *Reassessing Suez 1956. New Perspectives on the Crisis and its Aftermath*, Farnham (UK): Ashgate, pp. 215-226.
2. Roger Owen, 1992, *State, Power and Politics in the Making of the Modern Middle East*, London: Routledge, (3rd edition, 2004).
3. Gilles Kepel, 2000, *Jihad. Expansion et déclin de l'islamisme*, Paris: Gallimard; François Burgat, 2002, *L'islamisme en face*, Paris: La Découverte; Olivier Roy, 2004, *L'islam mondialisé*, Paris: Seuil.
4. Patrick Haenni, 2005, *L'islam de marché : l'autre révolution conservatrice*, Paris: Seuil; Bernard Rougier (dir.), 2008, *Qu'est-ce que le salafisme?* Paris: PUF.

C'est par une approche plutôt originale, pour le géographe qu'il est, que Jean Philémon Megopé Foondé, nous introduit dans la ville de Douala. Le titre du livre est suffisamment explicite des intentions de l'auteur. Comment le phénomène de dénomination des lieux, des repères s'est-il construit à Douala ? A quoi renvoie-t-il ? Quelle logique a présidé à l'élection des noms de lieux ?

Situé en bordure de l'océan Atlantique, au fond du golfe de Guinée, à l'embouchure du fleuve Wouri, Douala est la ville la plus importante du Cameroun et même de la région. Elle est le plus grand port du pays, mais également et surtout la principale ouverture maritime du Cameroun et de la Communauté économique d'Afrique centrale, CEMAC. Ceci explique l'histoire particulière de cette ville qui est la capitale économique du Cameroun, Yaoundé étant la capitale politique.

Douala par les noms de lieux

Douala est considérée aujourd'hui comme une sorte de Cameroun en réduction. Y vivent nombre d'ethnies dont les Bamilékés. On y parle certes le *duala*¹ et le *basaa*, le français et l'anglais mais aussi le pidgin.

À l'origine, la ville était formée par le fleuve Wouri ou Wuri et surtout son estuaire où étaient installés quatre villages et trois ethnies : les *Duala* (qui ont donné leur nom à la zone primitive puis à la ville), les *Basaa* et les *Bakoko* (qui ont donné leur nom aux deux autres zones nées de l'extension de la ville).

J. Ph. Megopé Foondé [désormais J.P.M.F.] nous montre alors comment histoire et légende, qu'il rapporte, se mêlent allégrement dans la construction des arguments apportés par les populations pour marquer leur présence dans telle ou telle zone de Douala et dire leur espace. Comment comprendre Douala, dont « les éléments d'identification et de repérage sont très peu nombreux à cause de la platitude de la ville et du très petit nombre d'immeubles de grande hauteur » ? L'auteur nous propose une analyse de la toponymie des trois principales parties de ce qui devient la ville : la zone *Duala*, la zone *Basaa* et la zone *Bakoko*. Pour chacun des quartiers et de leurs secteurs et sous-secteurs, il met en œuvre les noms des lieux consacrés par l'usage et s'appuie sur l'histoire de leur urbanisation et la généalogie des populations qui les habitent.

C'est par Douala que le Cameroun d'aujourd'hui tient son nom. Les Portugais, en découvrant l'estuaire du Wouri, l'avaient appelé « *Rio dos Camaroes* » (Rivière des crevettes) qui devient pour les Espagnols « *Rio de Camarones* », « *Cameroons River* » et « *Cameroons Town* » pour les Anglais, puis « *Kamerunstadt* » en allemand en 1884. J.P.M.F. nous explique (p. 31) que « Les Allemands décident de donner des noms locaux à la ville et au fleuve. C'est ainsi qu'apparaissent les noms *Duala* et *Wuri* ». Le pays prend alors le nom de « Kamerun » qui devient « Cameroun » en français. En 1910, la capitale est transférée à Yaoundé (moins frondeuse ?), les choses et les noms sont fixés.

Douala, une ville africaine

Fouad Soufi

Douala : Toponymes, histoire et cultures

par Jean Philémon Megopé Foondé,

Editions Ifrikiya, Yaoundé, 2011, ISBN : 978-9956-473-53-3

J.P.M.F. s'explique sur ses sources : les études des chercheurs qui l'ont précédé, les archives de l'administration coloniale dont celles du cadastre, et plus particulièrement la tradition historique écrite ou orale, recueillie par ses prédécesseurs et surtout par lui-même. Il cite au passage l'*Idubwan a Bèlè Bèlè*² dont il rapporte en note que « le texte de la tradition dite IBB ... a été rédigé vers 1830 sous la direction de certains patriarches de Bonabéri ... » (p. 14). Paradoxalement, cette profusion de sources ne rend pas forcément lisible la construction de Douala.

Alors, pour retrouver, comprendre et expliquer l'origine des toponymes, pour introduire une intelligence non seulement dans leur construction mais aussi dans le mode opératoire des différents intervenants qui en faisant la ville, les ont imposé ou pas, J. P. M. F. passe en revue les zones, les quartiers, leurs secteurs et sous-secteurs. Sont passés au crible de la critique, la légende et l'histoire de l'occupation des territoires, l'origine des populations qui s'y sont installées et celles que l'on retrouve aujourd'hui, l'origine des toponymes et les mécanismes de désignations des lieux-dits. Chaque toponyme, chaque anthroponyme a une histoire ; il retrace l'histoire et dit le monde. Page après page, avec moult exemples, J.P.M.F. fait la démonstration de l'enjeu sur les dénominations des noms et des lieux dans les constructions identitaires, les conflits pour le contrôle de l'espace et les prises de pouvoir.

Dénommer : c'est légitimer, c'est dominer, c'est s'approprier : une enquête minutieuse

J.P.M.F. déroule son exposé en trois points qui constituent en fait les trois grandes étapes de l'histoire urbaine de Douala. La zone *duala* qui correspond au premier noyau et à la période coloniale. La zone *basaa* qui constitue une zone d'extension peu à peu rattachée au noyau originel et à l'espace colonial par l'apparition spontanée ou non de nouveaux quartiers. Enfin la zone *bakoko* qui se construit depuis le début des années 1980 en rattachant quelques espaces déjà liés à la ville, mais encore à l'écart.

De par leur position hégémonique, tant politique qu'économique acquise grâce à leur statut d'intermédiaires avec les Européens depuis au moins le XVIIIe siècle, les Duala ont donné leur nom à la ville en 1901 : « les descendants d'Ewalé en proposant ce nom entendaient non seulement rendre un hommage à leur ancêtre mais également à signifier qu'ils

entendaient être les seuls maîtres de l'embouchure du Wouri » (J.M.P.F., p. 25). La dénomination n'est jamais neutre. Elle s'inscrit dans une stratégie de légitimation, de domination et d'appropriation, non pas seulement des terres, mais aussi et surtout des pouvoirs symboliques et politiques par l'invention d'une histoire des origines.

Qui nomme et pourquoi ? Les Français avaient essayé, sans succès, de nommer *Bellois*, les *Bell* qui résidaient à Bali, où en son temps, King Rudolf Duala Manga avait installé son camp.³ Georges Balandier expliquait déjà le rôle et la signification du préfixe *Bona* ou *Boné* : « Ce sont, désignés par une appellation où figurent le terme *bona* = les gens de et le nom de l'ancêtre de référence, les quatre groupements résultant d'un premier schisme au début du XIXe siècle et d'un second durant les dernières décennies du même siècle : 1-Bonajo dit Bell et 2-Bona Bele dit Bonabéri, 3-Bona Kuo dit Akwa et 4-Bona Ebelè dit Déido. »⁴ Dans son enquête, J.P.M.F. a relevé 30 toponymes dont la moitié dans le canton de Duala. Le préfixe « *bona* » ou « *bone* » se traduit par « les gens de, les descendants de » chez les Duala. Dans la zone Bassa « on note une prédominance de toponymes avec les préfixes « *log* » et « *ndog* » alors que dans la zone de Bakoko, c'est le préfixe *ya* qui prévaut. Le toponyme « *Yabassi* » par exemple est formé de *ya* (descendants de) et de « *Bassi* ». Ces différents préfixes se rapportent au nom de l'ancêtre fondateur ou revendiqué comme tel. C'est ainsi que les *Bonadjo* sont les descendants de *Njo*. Les *Bonadouma* (qui sont donc des *Bonanjo*) sont les descendants de *Doumé* petit-fils de *Njo*, lui-même petit-fils d'*Ewalé* ancêtre éponyme des Duala. *Bonalembé* signifie « les descendants de *Lembé* ». *Lembé* était une des femmes de *NgandoAkwa*, considéré comme le plus célèbre des souverains. *Bonambéla* petit-fils de *Kou* fondateur du clan *Bonakou*. Dans la zone Bassa, on note : « *Logbaba*, *Ndogmbe*, *Logbessou*, etc. » Les trois arbres généalogiques donnés en annexe de l'ouvrage appuient sa démonstration.

Certes l'inventaire des clans, des lignages et des ancêtres, zone après zone quartier après quartier aide à comprendre la formation de Douala. Mais fallait-il pour autant ne pas insister sur la question des repères chronologiques ? Fallait-il éviter de préciser la question de rapports allogènes/autochtone ? Et enfin quid de la question Bamiléké ?

Nommer les lieux-dits qui servent de repère

Mais avec le temps et avec l'extension de la ville, de nouvelles appellations qui traduisent des situations en rapport avec

l'utilisation de l'espace apparaissent. Ce sont ces nouveaux marqueurs qui permettent de se repérer. Avec beaucoup de malice, les habitants se chargent de l'adressage : *Carrefour Kayo*, doit son nom au fait qu'il y avait un grand magasin de commerce dénommé « Ets Elie Kayo » (p. 34) ; *Carrefour des Trois voleurs* à Bonadoumbi (p. 36), rappelle une affaire de détournement de fonds, le sous-secteur « *Carrefour des Trois morts* » à New Deïdo, rappelle un tragique accident de voiture qui fit en 1981 trois morts. A New Bell, dans le quartier NKololoun, le lieu-dit *Dernier Poteau* signalait le point d'arrivée de l'électrification. « Santa Barbara et Koweit City tiennent leurs noms à l'opulence des occupants de ces lieux aux constructions futuristes rappelant le quotidien des acteurs de feuilletons les plus prisés à la télévision nationale et les détenteurs de « l'or noir » du Golfe persique » écrit J.M.P.F. De la même manière *Denver* et *Santa Barbara* doivent leurs noms au feuilleton « *Dynastie* » diffusé par la télévision camerounaise. Ces quartiers nouveaux étaient composés de villas cossues. « *Venez-voir* », « *Nylon* » et « *Tergal* » dans la zone Basaa sont d'autres exemples de cette créativité des habitants de Douala. *Venez-voir*, sous-secteur du quartier Bessengue « se trouve à la confluence de deux rivières. C'est cette situation qui explique les inondations extraordinaires qu'on y enregistre à chaque pluie et que les populations convient tout le monde à venir voir ». Comment vendre des terrains facilement inondables ? Les démarcheurs disaient qu'ils séchaient vite « comme du nylon ! ». *Tergal* ? Les terrains proposés dans cette zone étaient aussi inaccessibles aux pauvres que le tergal, tissu recherché par les gens riches. *Koumassi*, *Congo*, *Lagos*, *Quartier Haoussa*, témoignent, comme l'indiquent leurs noms, de la présence à un moment de l'histoire de Douala de populations ou de soldats venus de ces pays. Par contre *Brazzaville*, *Madagascar* voudraient tout à la fois signifier le mimétisme (faire comme Brazzaville) et l'éloignement (loin du centre de Douala).

Mais au-delà de la créativité dont savent faire preuve les habitants de la ville dans la zone d'extension, J.P.M.F. signale que « c'est au chef Koum Mbapé qu'on attribue l'insistance auprès des ethnologues » pour que le nom de *Bonabéri* soit utilisé en lieu et place de *Niggery Town* et *Hickory Town*. *Bonabéri* est une déformation en allemand de « *Bonambédi* », les « descendants de Mbédi ». Mbédi est le père d'Ewalé ancêtre éponyme des Duala. Il y a bien là une stratégie de légitimation de l'occupation d'un espace.

J.P.M.F. passe assez vite sur deux secteurs de New Bell : *New Bell Bamiléké* et *New Bell Bassa*. Au sujet de New Bell Bamiléké, il écrit : « des peuples qui se sont installés à Douala, les Bamilékés, population originaires des hautes terres de l'ouest du Cameroun, du fait de leur démographie particulière et de leur gréganisme exacerbé sont celles dont la présence semble poser le plus de problèmes, susciter le plus de controverses. A tort ou à raison, elles

sont accusées d'être à l'origine de nombreux maux que connaît la ville de Douala » (p. 139). Alors que sur *New Bell Bassa*, il note, sans insister, que « dans les années 1950, New Bell Bassa sera le centre d'une agitation intense qui va marquer l'histoire politique du Cameroun ». Et c'est probablement la dimension qui manque à ce livre.

La géographie évite quelques problèmes

J.P.M.F. est plutôt avare en date et pour cause, la transmission orale des légendes ne s'embarrassent pas toujours de précisions chronologiques. Or parfois, souvent, la tradition varie selon les clans. Il en est ainsi de *Masé* qui pour les uns serait le père de *Njo* (*le léopard*) et pour les autres, sa mère. (p. 35). Pour J.P.M.F., *Masé* serait bien le fils d'*Ewalé* et le père de *Njo* (p. 101). Le cas de *Mapoka* est plus complexe. « Les lignages écrit-il (p. 49), pour des raisons évidentes ne s'accordent ni sur sa filiation ni sur son sexe ... ». En fait, c'est grâce à ces mêmes traditions, qu'il recoupe, que J.P.M.F. réussit à établir la généalogie des Bell (p. 41), celle des *King d'Akwa* (p. 52), celle de la *Dynastie Bonabéla* (p. 91), *les Chefs Bélé Bélé*

(p.104) et enfin (p. 205) les chefs supérieurs du canton Bassa du Wouri qui se sont succédé, depuis 1919 jusqu'à nos jours. Le tableau de la dynastie des Bell, réalisé par l'auteur après recoupement remonte au décès en 1792 de Doo Makongo (Bélé Doo) dit King Joss, fils de Njo. King Joss aurait été le contemporain de George III roi de Grande-Bretagne et d'Irlande de 1760 à 1820. Joss serait la prononciation en duala de George, comme Bell serait l'anglicisation de Bélé. C'est très certainement la tradition qui rapporte que les Basaa se seraient installés sur le site actuel de Douala vers le XVI^e siècle et qu'ils en furent chassés vers 1707. Traditions ou documents provenant d'Européens qui déjà fréquentaient la région ?

J.P.M.F. ne s'étale pas non plus sur le couple antagoniste autochtone/allogène? Bien qu'étant des catégories créées à l'époque coloniale, ces deux termes font encore l'objet de débats sur leur signification réelle et surtout sur le mode opératoire de ceux qui les utilisent. Qui est autochtone? Qui est allogène? J.P.M.F. n'en écrit pas moins : « Bien que le territoire de l'ethnie Basaa fût situé dans l'arrière-pays immédiat de la ville d'alors, l'administration coloniale

choisit de conférer à la communauté Basaa, non originaire du Wouri, le statut d'allogène ... » c'est-à-dire d'étrangers à Douala (p. 141). Les Bamiléké de Douala sont considérés comme allogènes.

J.P.M.F. semble avoir évacué la question des Bamilékés et leur place dans la ville de Douala. Il évoque certes « leur démographie particulière et leur gréganisme exacerbé ». Déjà en 1955, les Bamilékés étaient le groupe ethnique le plus important de la ville. En 2010, ils composent 70 pour cent de la population de Douala. Ce qui est appelé

*le dynamisme bamiléké*⁵ que certains traduisent par *hégémonie* ferait l'objet de violents débats au Cameroun! Il aurait été difficile d'introduire, dans un travail de géographie urbaine et d'anthropologie, un événement pourtant important comme le massacre du 25 mai 1955 des manifestants de l'Union des populations du Cameroun (U.P.C.) à Douala/New Bell, fief de ce parti. Ce qui nous éloignerait tout de même de l'objet du livre malgré tout enrichissant de Jean Philémon Megopé Fondé.

Notes

1. Nous respectons la transcription de l'auteur : Douala et Basaa pour le peuple et la langue, Douala et Bassa pour la ville et la zone d'extension.
2. Transcrit également *Idoduan Belé Ebéle : Clé des Bell*.
3. Rudolf Douala Manga Bell naît en 1872 à Cameroon town. En 1908, suite à la mort de son père, Rudolf Douala Manga est intronisé chef supérieur du clan des Bell. Opposé au plan d'urbanisme des Allemands qui entraînait l'expropriation des autochtones de leur lieu d'habitation, il est arrêté à Douala sous l'inculpation de haute trahison le 10 mai 1914. Il est condamné à mort puis exécuté par pendaison le 8 Août 1914. Il est considéré comme un héros national au Cameroun. En évoquant ce plan d'urbanisme, J.P.M.F. fait l'impasse sur cet événement.
4. *Cahiers d'Etudes Africaines I*, Vol. XV, 59.
5. Cf. à ce sujet outre le document UNESCO de D. Zognong, Dongmo, Jean-Louis, 1981, *Le Dynamisme Bamiléké*, Yaoundé : Ceper, et Débat Jean-Louis ShandaTonme (Sawa) et James Mouangue (Bamiléké), dans le site bonabéri.com.



P

lusieurs anciens collaborateurs de Pierre Bourdieu (1930-2002), Patrick Champagne, Rémi Lenoir, Franck Poupeau, et Marie-Christine Rivière, éditent après les avoir soumis à un minutieux travail de mise au point, les cours qu'il a donnés au Collège de France, de 1989 à 1992. Ce recueil de cours est consacré à la question de l'État que l'auteur analyse en s'appuyant en particulier sur l'ensemble des principes de méthode qui fondent son épistémologie sociologique et de nombre de concepts et de résultats construits dans ce cadre. Comparé aux autres travaux de Pierre Bourdieu, qui se distinguent par leur exposition synthétique d'analyses théoriques et de résultats empiriques, ce recueil de cours revêt un caractère plutôt didactique et permet de suivre l'auteur dans la progression analytique et heuristique de son travail d'élucidation de la question de l'État. C'est ainsi qu'à de nombreuses reprises, il fait part de ses scrupules quant à la légitimité épistémologique de certaines de ses démarches ou à l'efficacité pédagogique de son enseignement.¹

Une des principales caractéristiques de la démarche de P. Bourdieu dans son analyse de la question de l'État, consiste à restituer les conditions sociales de sa formation dans la longue durée. Bien des traits de l'institution étatique telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, résultent de processus historiques qui prennent souvent la forme de luttes ou de conquêtes. Ces processus subissent une sorte d'amnésie sociale qui a elle-même une fonction sociale, celle de donner plus de force aux institutions étatiques en occultant leur historicité et leur contingence, leur conférant ainsi une sorte de nécessité intemporelle.² La

Pierre Bourdieu et la problématique de l'État

Mustapha Haddab

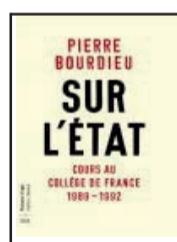
Sur l'État: cours au Collège de France 1989-1992

Pierre Bourdieu

Raisons d'agir, Éditions du Seuil, Paris, 2012, 672 pages, 30.40 €

recherche sur la nature et la fonction de l'État impose d'accomplir un détour par la mise à jour des processus historiques de formation des institutions étatiques, car les structures intellectuelles selon lesquelles le travail de recherche s'accomplit, sont elles-mêmes dans une grande mesure, le produit de ces structures étatiques. « L'historicisation a pour fonction de libérer de ces contraintes historiques insérées dans les inconscients », note ainsi P. Bourdieu (p. 145). Les individus, comme l'ensemble des champs sociaux dans lesquels se déploie consciemment ou non leur activité, sont à des degrés divers mais toujours importants modelés par le pouvoir symbolique et matériel exercé par l'État. « ...l'État inculque des structures cognitives semblables à l'ensemble des agents soumis à sa juridiction », note ainsi l'auteur (p. 265).

La réflexion sur l'État ne se libère que difficilement de ce que Pierre Bourdieu appelle la « pensée d'État ».



« ...la relecture aujourd'hui de mon article « Sur le pouvoir symbolique »,³ me fait voir à quel point j'étais moi-même victime de la pensée d'État », note-t-il par exemple (p. 56). Pour illustrer cette idée qui se rattache à des aspects fondamentaux de la sociologie de Pierre Bourdieu, celui-ci cite dans *Sur l'État*, comme dans plusieurs autres de ses textes Thomas Bernhardt qui affirme : « nous sommes tous étatisés ».⁴

En s'appuyant sur l'analyse de nombreux travaux d'historiens, Pierre Bourdieu s'efforce de suivre en quelque sorte pas à pas les processus de construction puis de monopolisation de pouvoirs par lesquels se constitue l'instance étatique. « ...l'État a été le produit de milliers de petites actions infinitésimales », lit-on ainsi dans *Sur l'État* (p. 426). Alors que les théoriciens de l'État s'évertuent à mettre à jour une démarche essentiellement synchronique sinon essentialiste les mécanismes matériels et symboliques selon lesquels il exerce les monopoles explicites ou implicites qui sont les siens, les historiens donnent à voir les conditions complexes souvent marquées par des luttes

intenses, dans lesquelles ces monopoles ont été conquis et comment ils se sont concentrés autour de formes personnelles ou institutionnelles de matérialisation du pouvoir. L'originalité de cette approche de la question de l'État tient au fait qu'elle s'écarte d'une perception holiste de celui-ci, vision qui contribue à occulter l'historicité de sa formation. A l'horizon de la recherche de P. Bourdieu, il y a certes l'intention de déceler les mécanismes explicites et visibles, comme les ressorts refoulés, selon lesquels s'exercent les monopoles de l'État, ses variantes actuellement observables. Toutefois, la démarche adoptée pour se rapprocher de cet objectif, consiste à multiplier les mises au jour et les décryptages des mécanismes concrets par lesquels chronologiquement se constituent et se concentrent dans et par l'État, des pouvoirs symboliques et matériels, ou comment il concentre différentes espèces de capital ; elle consiste en particulier à montrer comment s'opère concrètement et historiquement la formation d'un monopole de l'exercice légitime de la violence non seulement matérielle mais surtout symbolique.

La période historique sur laquelle se porte préférentiellement la recherche de P. Bourdieu est de l'ordre de la longue durée écrit-il : elle va du XII^e au XVIII^e siècle européen. « Mon objet est une longue période historique au cours de laquelle s'opère une alchimie insensible... » (p. 482). Cette « alchimie » porte sur différents aspects du processus de formation du champ du pouvoir, dont l'État n'est qu'une des composantes. Parmi ces processus, le moindre n'est pas celui par lequel s'opère le passage du pouvoir privé au pouvoir public. La transformation d'un

pouvoir de fait exercé par un groupe, une famille, ou une personne agissant au nom de ce groupe ou de cette famille, en un pouvoir de droit, a pour condition l'instauration d'un discours fondé sur des considérations faisant appel à l'« Universel », et sur des justifications et argumentations d'ordre juridique⁵ susceptibles de persuader de sa crédibilité. Ce processus de légitimation s'opère durant des périodes historiques longues, et requiert un important travail d'accumulation à la fois matériel et symbolique. La nature complexe de ce travail – une part importante de celui-ci est assurée par le corps des juristes – aboutit à l'édification de l'État moderne, dont le fonctionnement même et les discours⁶ qui l'accompagnent tendent à occulter la chaîne d'opérations conscientes ou inconscientes qui l'ont rendu possible.

Ce travail de restitution historique auquel se livre P. Bourdieu relève de ce qu'il appelle un « structuralisme génétique »⁷. Les analyses qu'il propose des processus qui conduisent à l'avènement de l'État moderne – en particulier de l'État du monde occidental – et des règles explicites ou implicites régissant son fonctionnement portent non pas sur des faits ou des événements isolés mais plutôt sur l'identification et l'analyse des champs relativement distincts, dont la coexistence rend possible la formation de l'ensemble de principes, d'institutions et de pouvoirs, qui constituent l'État. Ces champs comme le champ juridique, le champ bureaucratique, le champ religieux, le champ éducatif, etc., sont des espaces dynamiques structurés selon des règles explicites ou le plus souvent implicites.

Bien qu'il vise à jeter les bases d'une approche de la question de l'institution étatique qui, au-delà des formes particulières qui sont celles de la genèse et de la structure des différents États observables aujourd'hui dans le monde, repère un ensemble d'invariants ayant une valeur d'outils heuristiques, et destinés potentiellement à fournir les fondamentaux d'une science de l'État, c'est principalement à partir des États de l'Europe occidentale que Pierre Bourdieu s'efforce de mettre au jour les « logiques pratiques » selon lesquelles s'impose progressivement la logique de l'État. Principalement mais non exclusivement, car le type d'analyse mis en œuvre est en quelque sorte testé mais

seulement à titre de piste de recherche comparative, sur le cas de la genèse de l'État au Japon.⁸ Pierre Bourdieu souligne ainsi par exemple l'importance dans les processus de formation de l'État et de ses monopoles, des phénomènes de bureaucratisation et d'accumulation de culture et de savoir de type scolaire, homologues au développement de la bureaucratie, que l'on observe aussi bien en Angleterre qu'au Japon. « Pour comprendre le « miracle » japonais,⁹ il faut tenir compte du fait que le Japon est très anciennement bureaucratisé, comme l'Angleterre » (p. 248).

Ce long et complexe détour par l'histoire que s'impose ainsi Pierre Bourdieu, n'a pas seulement une vertu cathartique qui brise bien des prénotions sur l'État ; il permet aussi de décrypter plusieurs logiques de fonctionnement de l'État, que ce fonctionnement même tend à occulter.

Les conditions même de la formation de l'État, comme une instance qui progressivement a imposé sa domination sur plusieurs autres instances ou groupes de détenteurs de pouvoirs matériels et/ou symboliques, rendent compte de sa propension, à multiplier les monopoles qu'il exerce ou qu'il s'efforce de faire reconnaître comme les siens. « Le coup d'État d'où est né l'État », note ainsi Pierre Bourdieu (p. 116), « témoigne d'un coup de force symbolique extraordinaire qui consiste à faire accepter universellement dans les limites d'un certain ressort territorial, qui se construit à travers la construction de ce point de vue dominant, l'idée que tous les points de vue ne se valent pas et qu'il a un point de vue qui est la mesure de tous les points de vue, qui est dominant et légitime ». Pierre Bourdieu montre ainsi que l'État est en quelque sorte plus « omniprésent » dans la société qu'on ne le pense spontanément. Les schèmes et les normes de conduite et de pensée relevant de la dominance symbolique de l'État sont intériorisés par les personnes relevant de lui, à un degré dont elles n'ont pas entièrement conscience.

Une des voies par lesquelles l'État exerce ainsi son pouvoir sur les individus et les groupes est celle qui consiste à se réclamer de l'Universel, comme source de ses principes de fonctionnement de son action. L'exercice par l'État de différentes formes de violence symbolique se légitime par l'Universalité, donc la prétendue transcendance des principes dont elles découlent. « La

genèse de l'État est au fond inséparable d'un monopole de l'Universel, l'exemple par excellence étant la culture » (pp. 162-163). « La genèse de l'État, écrit encore l'auteur, c'est la genèse d'un lieu de gestion de l'Universel, et en même temps d'un monopole de l'Universel, et d'un ensemble d'agents qui participent du monopole de fait de cette chose qui, par définition est de l'Universel » (p. 166). Un discours de rationalisation, affiché par diverses instances étatiques accompagne généralement les décisions et les actions de l'État.

Pierre Bourdieu appréhende ainsi l'État comme un « méta-champ »¹⁰ par rapport auquel se détermine l'autonomie relative des autres champs, champs à la construction, desquels l'État contribue dans une large mesure. Les institutions éducatives constituent par exemple un champ relativement autonome, mais qui implique la référence à l'État comme garant de ses certifications. Cette fonction d'authentification et d'une certaine façon d'universalisation des certifications scolaires par l'État, est une source indispensable de validation, même lorsqu'elle agit d'une manière informelle.

Deux processus sont ainsi à l'œuvre dans la genèse de l'État, un processus de centralisation, par où s'opère la structuration de forces sociales (processus particulièrement visible dans la formation de la royauté par rapport aux féodalités) et d'autre part un processus de diversification lié à la constitution de pouvoirs s'inscrivant dans la formation de champs tendant à une autonomie relative (champ bureaucratique, champ symbolique, champ éducatif etc.).

Cette diversification n'est certes pas exclusive de la prégnance de l'État sur la dynamique interne des champs, et sur les rapports entre les champs. Cette dialectique de l'unification et de la diversification qui préside à la formation et à la consolidation de l'État aide par exemple à voir plus clair dans le discours libéral. « Tous nos discours sur le libéralisme sont d'une très grande naïveté, et l'intérêt de l'étude de l'État est précisément de montrer à quel point les sociétés différenciées sont pénétrées de part en part par la logique étatique, note Pierre Bourdieu (p. 481).

En montrant combien le champ de l'État est tributaire de sa genèse, et en mettant au jour les bévues auxquelles conduit une approche holiste et

fonctionnaliste de celui-ci, bévues dont la moindre n'est pas le postulat d'une bien trop radicale discontinuité entre l'État et la « société civile »,¹¹ on élargit beaucoup l'espace des recherches sur la question de l'État. Cette vision de l'État comme champ en relation dynamique avec d'autres champs a entre autres mérites de briser les cloisonnements érigés entre diverses disciplines traitant de l'État, comme l'histoire, l'anthropologie politique, l'économie, le droit, la sociologie, en particulier la sociologie des différentes formes de violence symbolique, etc. L'État apparaît ainsi comme une instance agissant sur les individus et les groupes à un degré plus important que ne le perçoivent ou le pensent ces derniers, mais ce pouvoir est le produit d'une conquête historique, et implique que la primauté qui est la sienne, s'impose à la dynamique de champs dont la logique ne coïncide jamais complètement avec celle de l'État.

Il faut s'interroger sur le degré auquel cette approche « structuro-génétique » de la question de l'État est transposable aux sociétés africaines, et aux sociétés anciennement colonisées que l'auteur ne mentionne guère. On peut observer que souvent les États établis dans ces différentes sociétés sont en quelque sorte historiquement, au moins dans leur forme actuelle, les plus proches de leurs commencements, et qu'ainsi ce travail de refoulement des processus de conquête par l'État de ses pouvoirs et de ses monopoles, achevé depuis longtemps par les États constitués depuis de longues périodes, est encore en cours pour nombre d'entre eux. On peut observer dans les conditions de fonctionnement de ces États, plus récemment constitués, les dynamiques parfois violentes selon lesquelles tente de s'établir un équilibre entre le statut de « méta-champ » de l'État et la diversification et l'indispensable autonomie d'autres champs sociaux (champ économique, champ juridique, champ éducatif, champ religieux, champ des élites, etc.).

Il s'agit au demeurant et c'est sans doute l'une des principales leçons qui ressortent de ce long ouvrage de Pierre Bourdieu, d'éviter de tomber dans un évolutionnisme simpliste qui chercherait à retrouver en quelques sorte mécaniquement dans la genèse de ces États, les étapes et les processus qu'ont connus les grands États européens.

Notes

1. Voir par exemple, p. 203 : « La difficulté lorsqu'on veut s'affronter à l'histoire sociale du processus de constitution de l'État, est l'immensité des sources historiques leur dispersion, et leur diversité : diversité disciplinaire à l'échelle d'une seule époque diversité des époques, diversité des traditions nationales. De cette littérature « monstrueuse », j'ai essayé de maîtriser ce qui me paraissait pertinent ».
2. Ce travail d'exhumation de processus de formation des institutions étatiques doit tendre à remonter jusqu'à leur origine, car, note P. Bourdieu, « une des vertus des commencements, est qu'ils sont intéressants théoriquement parce que ce qui va devenir du cela va

de soi, est encore conscient, encore visible, dramatiquement visible » (p. 81).

3. Voir P. Bourdieu, Sur le pouvoir symbolique, *Annales*, 3, mai-juin 1977.
4. Thomas Bernhardt, 1998, *Maîtres anciens*, Paris: Gallimard, p. 34.
5. « On ne peut comprendre les effets politiques qu'ont exercé historiquement les juristes si l'on ne voit pas qu'ils sont très tôt étroitement liés au fait qu'ils fonctionnent comme un champ » (p. 516).
6. « ...les mots ne sont pas seulement descriptifs de la réalité, mais construisent la réalité », rappelle ainsi P. Bourdieu (p. 526).
7. La sociologie telle que je la considère écrit l'auteur est un structuralisme génétique, ou une génétique structuraliste » (p. 144).
8. Il n'est pas question dans l'esprit de la sociologie de l'État proposée par Pierre

Bourdieu de construire un modèle universel et encore moins dogmatique de la genèse et de la structure de l'État. La question de savoir comment l'analyse sociohistorique de l'État peut échapper à l'eurocentrisme est néanmoins posée dans ces cours; plutôt que d'y recevoir une réponse schématique, elle donne plutôt lieu à l'évocation de la grande complexité du problème (voir par exemple pp. 295-297, où l'on peut lire : « Le problème de la spécificité de la trajectoire des États occidentaux m'a beaucoup préoccupé, dans la mesure où selon la manière d'y répondre, on peut s'armer ou non d'un comparatisme à l'échelle de l'histoire (globale), ou limiter l'exercice du comparatisme à l'échelle de l'Europe. »

9. Le travail de comparaison fait apparaître certains traits communs, mais aussi des

spécificités. « Quand on parle du « miracle japonais », note ainsi l'auteur, on oublie un facteur déterminant qui est le rôle du capital culturel accumulé avec une intensité particulière dans une société où toute la tradition porte à cette accumulation. C'est une chose qui est relativement peu dite en particulier dans les travaux des économistes » (p. 248).

10. « ...l'État se construit comme instance méta-champ tout en contribuant à la construction des champs » (p. 318).
11. « A cette opposition entre État/ société civile, lit-on dans « Sur l'État », je tendrais à substituer l'idée d'un continuum qui est une distribution continue de l'accès aux ressources collectives publiques, matérielles ou symboliques, auxquelles on associe le nom d'État » (p. 66).